

Québec français



Nouveautés

Number 130, Summer 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55715ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2003). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (130), 4–19.

ACTES DE COLLOQUE

SOUS LA DIRECTION DE
BRIGITTE FAIVRE-DUBOZ
ET PATRICK POIRIER

Jacques Ferron : le palimpseste infini.
Actes du colloque international
de Montréal

Lanctôt Éditeur, Montréal
2002, 432 pages

Coll. « Cahiers Jacques-Ferron » n° 8-9

Écrivain prolifique, Jacques Ferron fut aussi un lecteur inassouissable s'abreuvant à toutes les sources, historiens de village, dramaturges consacrés ou méconnus du Grand Siècle, écrivains contemporains de sa jeunesse, tels Gide, Alain, Valéry. Son œuvre est parcourue de références plus ou moins explicites à ces auteurs et aux grands mythes occidentaux. Mais Ferron est un héritier délinquant et l'étude de l'intertextualité dans son œuvre permet de mesurer la liberté prise par l'auteur lorsqu'il s'approprie la parole des autres, repiquant Don Juan ou Ulysse en sol québécois, ou citant pour appuyer ses dires des correspondances inédites qui s'avèrent n'avoir jamais existé. Dépassant la simple question de l'intertextualité, les collaborateurs interrogent ici la portée symbolique, esthétique et politique de ces gestes d'appropriation et de rejet que pose Ferron dans son théâtre, ses romans, ses chroniques littéraires, ses essais. L'intertextualité est donc le point de départ permettant de fouiller les ramifications de questionnements constants chez l'auteur : l'origine, la transmission culturelle, l'héritage reçu et celui qu'on laissera, l'écriture, la fondation d'une littérature nationale.

Il se dégage de ces analyses des caractéristiques de la manière Ferron perceptibles dans toute son œuvre immense et hétérogène. On redessine les contours d'un écrivain fantasque, insolite, burlesque, et dont la volonté mythifiante oriente l'écriture jusque dans ses derniers textes. La figure du conteur est inévitablement évoquée pour caractériser la liberté ludique de l'écrivain. C'est aussi le conteur qu'on retrouve lorsqu'il est question du repiquage auquel se livre Ferron sur sa propre œuvre. Car, chez Ferron, on le sait, l'esthétique de la reprise est essentielle, reprise d'un même motif dans des contes différents mais aussi, comme le montre Anne Caumartin, reprise d'une même réflexion sous la forme du conte puis sous la forme argumentative, et volontairement plus objective, des brefs essais que Ferron appelait ses *Escarmouches*. L'impression de « déjà-lu » familière aux lecteurs de Ferron naît de cet essaimage d'un texte à l'autre de passages « transformés ou remaniés » et dont la portée est alors renouvelée, ainsi que le souligne Ginette Michaud.

Ces jeux d'écriture ne sont jamais gratuits et on en aborde la dimension politique : par son écriture « insolite et fantasque », le fondateur du parti Rhinocéros tenterait

« d'exorciser la folie raisonneuse et la raison démentielle de ses contemporains », écrit Gilbert David dans une riche exploration du théâtre de Ferron, associé ici à un théâtre de la Foire. Grattant dans ses nombreuses chroniques le texte de l'histoire officielle comme celui de la littérature consacrée, déboulonnant les statues, Ferron transforme « le rapport que nous entretenions à ces références et surtout questionne sans répit l'autorité dont nous les avions investies », selon Michaud.

Ferron à son tour lègue un héritage dont la pérennité n'est pas assurée, comme s'en inquiète Dominique Garant en questionnant l'insuccès de la vision du monde ferronienne dans la société québécoise actuelle. Il reste que les textes réunis ici témoignent, par leur diversité et leurs points communs, de la profondeur de la résonance de l'œuvre de Ferron chez les chercheurs et les écrivains qui ont participé au colloque de Montréal.

ANNE DUPUIS

CORRESPONDANCES

JEAN MARCEL

Lettres du Siam

L'Hexagone, Montréal
2002, 111 pages

Qui n'aimerait pas partir à l'aventure, voyager aux quatre coins du globe ? Beaucoup de pays nous semblent inaccessibles, tant par leur distance géographique que par les économies que ce déplacement nous demande. Eh bien consolons-nous : il nous est possible à présent de courir le monde bien assis dans notre salon, et cela sans rompre notre petite routine. Dans le dernier livre de Jean Marcel, la Thaïlande prend vie sous nos yeux et nous ouvre grand les bras de ses beautés.

Ancien professeur de littérature médiévale à l'Université Laval, Jean Marcel sait éveiller notre intérêt lorsqu'il est question d'écriture. Philosophe, romancier, critique littéraire, essayiste et médiéviste, toutes ces facettes de sa personnalité en font un grand lettré. Dans ses *Lettres du Siam*, l'homme nous raconte son coup de foudre pour la Thaïlande, littéralement le Pays des Hommes libres, que Marcel préfère désigner par son ancien nom de Siam. Présentant à un ami ce pays où il a décidé de vivre, l'auteur écrit huit lettres qui abordent autant de sujets inattendus de ce pays. La première lettre présente le Siam tel qu'il fut révélé à Jean Marcel, en 1989, lorsque l'homme marche pour la première fois dans l'aéroport. Il demeure « sous le coup d'un foudroyant envoûtement qui dure encore, comme [s'il était] rentré chez [lui] après des siècles d'absence » (p. 17). Dans les lettres suivantes, l'auteur parle de la vie à Bangkok, mais également de

la cuisine thaïlandaise, de la langue thaïe, du bouddhisme et de politique. Sa dernière lettre s'en prend à la fausse réputation que les occidentaux nourrissent à l'égard de ce pays merveilleux. Jean Marcel s'insurge contre les médias et les journaux qui font du Siam un paradis pour le tourisme sexuel : « qu'on se méfie plutôt de se faire une image de l'un des pays les plus sains du monde d'après les déformations des gazettes [...] » (p. 106).

Ces lettres siamoises, écrites à Krongthep (Bangkok), demeurent à la fois instructives et divertissantes. Le vocabulaire recherché donne un tableau riche en couleurs, et la concision des idées nous permet allègrement de nous imaginer ce paradis terrestre. En fait, je n'ai pu m'empêcher, au fil de ma lecture, de me « sentir » dans ce pays, de voir déambuler ces gens décrits avec tant de finesse et d'élégance que je ne souhaite à présent que de me rendre sur les lieux, au moins une fois dans ma vie. Les *Lettres du Siam* apportent un souffle d'air frais dans notre quotidien et Jean Marcel nous livre, dans cette correspondance, un billet sur un pays où il s'étonne « chaque jour de vivre dans un ravissement continu et renouvelé » (p. 106).

MARIE-MICHÈLE POULIN

CONTE

NORMAND BEAUPRÉ

Lumineau

Les Éditions JCL, Chicoutimi
2002, 140 pages

Nous nous attendions, en ouvrant la seconde œuvre de Normand Beaupré, *Lumineau*, à croiser le « Il était une fois » qui a charmé notre enfance. Plutôt que d'être transportés dans un royaume lointain et imaginaire, nous nous retrouvons au cœur de l'imaginaire de Beaupré, c'est-à-dire en Nouvelle-Angleterre, en France médiévale et dans la vallée des Zapotecs-Mixtèques.

Lumineau, terme créé par l'auteur, se veut le fruit du mariage de la lumière et de l'eau. Les neuf textes qui composent le recueil prennent ainsi racine dans l'union des deux éléments. Beaupré s'appliquera, tout au long de l'œuvre, à mettre en pleine lumière l'invisible. C'est ainsi que ses personnages s'émer-

veillent tantôt devant les trésors protégés dans la coupole du laitron, cette fleur à l'intérieur de laquelle, nous dit-on, se cachent de minuscules oiseaux de soie blanche et que, tantôt, l'un d'entre eux devine la majestueuse beauté d'un jeune arbre tordu. Beaupré plonge ensuite dans un univers légendaire où les cygnes de bois s'animent, les artistes se métamorphosent en chat, les chefs des tribus amérindiennes maudissent les berges des rivières et les princesses mexicaines



au visage gâté par un « bec-de-lièvre » sont bannies de leur cité.

Ces quelques textes se veulent des leçons de sagesse qui sont l'occasion pour Beupré de partager une réflexion sur le conformisme inhérent aux sociétés modernes, de plus en plus uniformisées. Évidemment – un lecteur perspicace l'aura deviné – rien ne vaut le bon vieux temps. Rédigées selon la fantaisie de l'auteur dans une langue simple, voire simpliste à certains passages, ces anecdotes et légendes ne renouvellent en rien les genres brefs. D'ailleurs, Beupré confond certaines définitions génériques. À cet égard, il devrait consulter quelques ouvrages de référence avant de nommer à tout hasard conte ou mythe des récits qui sont, en fait, des légendes et des anecdotes. Certaines frontières qui délimitent le mythe, le conte, la légende et l'anecdote gagnent à ne pas être franchies.

Somme toute, un parent désespéré pourrait bercer ses enfants malicieux avec ces histoires, mais les contes des frères Grimm ou de Charles Perrault auront la préférence des tout-petits. Hormis « La malédiction de Squando », « Le voilier fantôme de la Kennebec » et « La légende du colibri-camélon », qui présentent un certain intérêt pour les amateurs de légendes, les textes du recueil rivalisent de banalité et sont truffés de lieux communs.

NADIA BRICAULT

DICTIONNAIRE

**SOUS LA DIRECTION DE PASCAL MOUGIN
ET KAREN HADDAD-WOTLING**

Dictionnaire mondial des littératures

Larousse, Paris
2002, 1018 pages

D'entrée de jeu, disons qu'il n'y a pas de dictionnaire parfait et que celui qui correspondrait le mieux à nos attentes serait celui que l'on ferait soi-même. Cela étant dit, il faut savoir gré aux Éditions Larousse d'avoir actualisé et dépoussiéré un ouvrage de référence déjà vieux d'une vingtaine d'années et de lui avoir fait subir une cure de rajeunissement. Placé sous la direction de deux « jeunes » professeurs, Karen Haddad-Wotling et Pascal Mougin, ce dictionnaire développe près de 7000 notices d'écrivains plus ou moins longues selon l'importance de l'œuvre concernée ; 200 dossiers plus substantiels s'attaquent aux écrivains majeurs et à une présentation plus approfondie de leurs principales œuvres et une centaine de dossiers thématiques et synthétiques rendent compte des littératures nationales, des mouvements, groupes ou écoles littéraires. S'ajoutent une table d'orientation afin de s'y retrouver et une bibliogra-

phie d'importance pour retrouver les auteurs et leurs œuvres.

Voilà pour le portrait physique, voyons maintenant ce qu'il cache dans ses mille pages. On y trouve de tout, c'est le cas de le dire, puisqu'il ne semble pas y avoir une seule littérature « nationale » qui semble avoir échappé aux responsables. Vous doutiez de l'existence de la littérature kurde ? de celle de l'île Maurice ? Vous voulez savoir ce que sont les bylines ou le yoruba ? Cet ouvrage est évidemment pour vous ; plus prosaïquement, cet ouvrage se qualifie par son audace, surtout lorsque l'on parle de dictionnaire, principalement en France où l'on est frileux quand il s'agit de consacrer avant l'heure un écrivain. Par exemple, Olivier Cadiot fait bon ménage avec Jean Echenoz, Alessandro Barrico côtoie sans problème Nancy Huston, et ainsi de suite. Visiblement, on a fait un effort pour privilégier la littérature contemporaine même dans la description des littératures nationales où l'on ouvre sur l'actualité du monde littéraire et l'on se risque à donner les grandes orientations de ce que devient la littérature québécoise par exemple. Bien sûr, l'espace étant compté, on ne peut développer certains aspects de la carrière littéraire d'un écrivain ou même traiter de l'œuvre d'un tel ou d'une telle ; ainsi, on ne compte qu'une trentaine de notices d'auteurs pour la littérature québécoise dont celle de Gilles Marcotte qui apparaît dès lors comme un romancier majeur ! Quant aux autres, on retrouve les écrivains essentiels des années 1960 et 1970 (Miron, Chamberland, Giguère et consorts) et Normand Chaurette pour la littérature contemporaine (il faut savoir que deux pièces de ce dernier ont été montées par le théâtre Ubu, dans une mise en scène de Denis Marleau et présentées au Festival d'Avignon et à la Comédie française). Peut-on reprocher aux responsables d'avoir une vision francocentriste de la littérature et de ne traiter que de ce qui a été légitimé par l'institution littéraire française ? Tout porte à le croire car l'on fait également reposer l'avenir de la littérature québécoise principalement sur le dos de Gaétan Soucy qui, on le sait bien, a fait un malheur en France avec *La petite fille qui aimait trop les allumettes*. À vouloir chercher des noises à ce dictionnaire, on risque de donner l'impression qu'il ne joue pas

le rôle pour lequel il a été conçu alors qu'à bien des points de vue, il s'agit d'un ouvrage de références essentiel dont on aurait tort de se passer.

ROGER CHAMBERLAND

ALAIN MESSIER

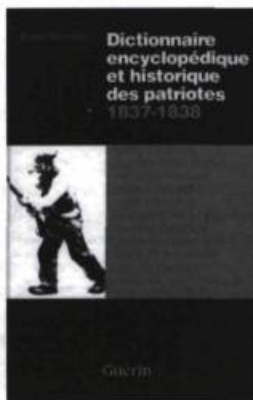
*Dictionnaire encyclopédique
et historique des patriotes 1837-1838*

Guérin, Montréal
2002, XCIII, 497 pages

Instrument depuis longtemps attendu et fort utile que ce *Dictionnaire encyclopédique et historique des patriotes 1837-1838* d'Alain Messier. C'est la première fois que sont réunis dans un même ouvrage ceux qui ont participé de près ou de loin (même) aux événements tragiques de 1837-1838, que l'histoire a appelés les Rébellions de 1837-1838 et qui se sont soldés par la pendaison de douze jeunes patriotes et par la déportation de plus de soixante-dix autres, soit aux Bermudes, soit aux Terres australes (Australie). Messier a voulu s'intéresser non seulement aux patriotes connus dont l'histoire a retenu les noms, mais aussi les méconnus ou les oubliés qui n'en ont pas moins joué un rôle important dans ces événements pour assurer « la suite du monde », pour reprendre la belle expression du poète-cinéaste Pierre Perrault, et la survie du peuple canadien-français, devenu plus tard québécois.

Une substantielle et non moins intéressante introduction explique les raisons de ces soulèvements, surtout dans la vallée du Richelieu, mais ailleurs aussi : réformes politiques et sociales, liberté d'association, liberté d'expression, partage des responsabilités, etc. Les patriotes ont été réprimés, mais, selon la thèse que défend l'auteur, ils n'ont jamais été battus, contrairement à ce qu'ont soutenu certains historiens. Pour Messier, les patriotes sont loin d'avoir échoué dans leurs tentatives de conquérir leurs droits et privilèges, car c'est grâce à leurs luttes de tous les instants que le peuple du Québec a pu connaître ce que l'histoire, plus tard, appellera la Révolution tranquille, au tournant des années 1960 alors que les Québécois s'affirmeront pour défendre leurs institutions, leur langue et leur culture, malgré les vœux des conquérants britanniques, Durham en tête, qui n'ont jamais réussi, depuis 1837-1838, à imposer ni leur langue, ni leur culture.

Suit cette riche introduction, qui renouvelle en quelque sorte l'histoire du Québec et du Canada, voire de l'Angleterre, une série de biographies, plus de 5 000, tantôt fort détaillées, comme celles des Papineau, le chef Louis-Joseph, ses fils Amédée et Lactance, et les autres de cette famille illustre (mais Julie Bruneau est absente), les frères Nelson (Wolfred et Robert). Jean-Joseph Girouard, Chevalier de Lorimier, et plusieurs autres, tantôt (trop) courtes de tous les participants qui ont défendu nos droits bafoués. L'auteur, qui a



consacré plus de six ans à la compilation de son dictionnaire, a jugé bon d'y inclure même les noms de ceux sur lesquels il n'a trouvé aucun renseignement, faisant ainsi de son ouvrage une œuvre appelée à une constante mise à jour de la part de ses utilisateurs, un peu à la manière d'un *work in progress*. Il a aussi eu l'heureuse idée d'inclure ça et là, en tramé pour attirer l'attention, quelques femmes de patriotes, des extraits de correspondance (des Papineau en particulier), de journaux (celui de LePailleur, mais pas celui de Ducharme, on se demande pourquoi), voire des notes sur certaines personnalités qui ont été mêlées aux événements, comme l'Irlandais Michel J. B. O. Quin, qui a écrit au chef Papineau en 1838, H. J. Thomas, l'éditeur du *North America*, qui a publié plusieurs lettres, articles et comptes rendus des patriotes réfugiés aux États-Unis en 1838, voire de Victor Hugo, que rencontrera Papineau en octobre 1871 à Paris.

Bref, voilà un dictionnaire qui contribue à faire la lumière sur les soulèvements de 1837-1838 et qui redonne aux patriotes, surtout les méconnus, les oubliés, la place qui leur revient dans la mémoire collective des Québécois, place qu'ils ont méritée souvent au détriment de leur propre vie. Il faut savoir gré à Alain Messier de nous donner cette œuvre qui fait partie désormais de notre imaginaire collectif.

AURÉLIEN BOIVIN

ESSAI

VICTOR-LÉVY BEAULIEU

Le carnet de l'écrivain Faust

Œuvres complètes, tome 38

Éditions Trois-Pistoles, Notre-Dame-du-Chemin

2002, 182 pages

Huit « débris » d'un roman resté en plan, *La grande tribu*, dont Victor-Lévy Beaulieu raconte les « épiphanies » successives, composent le trente-huitième ouvrage de l'auteur – selon la liste « Dans la même collection ». Sans suivre tout à fait la ligne de pensée de son essai précédent paru chez vlb éditeur, *Les mots des autres*, l'écrivain, s'accrochant avec acharnement et amertume à cet échec, intercale de longues réflexions sur l'écriture, souvent empêchée. Ces fragments égarés de *La grande tribu* nous ramènent à cette folie de l'écriture et à sa démesure, transposée entre autres dans *Steven le Hérault*, pendant que se vit une douloureuse période de son existence : séparation d'avec sa « femme rare », de ses « filles sauvages », de son « souterrain » de Montréal-Nord, puis exil/retour aux Trois-Pistoles où il peut enfin écrire sans ressentir toujours de l'agressivité et de la colère en voyant s'« éloigner les rapaces oiseaux de la peur et de l'angoisse » (p. 112). Beaulieu profite de cet examen pour rassembler ses souvenirs épars, au gré de son écriture, de ses lectures et de ses rêveries, qui évoquent impitoyablement ses

échecs de mari et de père et surtout ce livre inachevé, recommencé sept fois en cinq ans. « [J]e me défaisais de partout » (p. 112), confie-t-il, en analysant le processus de création, dont il parle comme d'une blessure, « car ainsi est la création : retardée dans cet arbitraire qu'est son temps de venue, elle se défait et pourrit et sombre dans l'angoisse de sa propre mort » (p. 151). Grand dévoreur des livres des autres, il en propose de fines analyses, par exemple de *L'antiphonaire* et de *Trou de mémoire* d'Hubert Aquin, tout en égratignant au passage certains écrivains médiocres, ou prétentieux comme Roger Lemelin, et les critiques universitaires. Ainsi se reconstitue au fil des pages la « bibliothèque » personnelle de l'écrivain, qui semble puiser à un large et apparemment disparate éventail de lectures. Il évoque constamment son oncle Phil, qu'il met en scène dans *Steven le Hérault*, et dont il rappelle avec émotion « le plaisir intemporel de l'amitié » (p. 168). Les deux dernières pages de son essai, écrit presque systématiquement sur le mode de l'épidictique, appellent la naissance, espérée désespérément, de l'écriture et du pays, comme dans ce roman souvent cité. « On ne meurt pas si l'on n'est pas d'un pays. Alors, il va bien falloir qu'il m'en naisse un et c'est pourquoi je tâcherai de l'inventer dans du réel à perte de vue et de mémoire, et c'est pourquoi je tâcherai de l'inventer bien qu'aveuglé » (p. 182).

GILLES DORION

ROBERT LÉVESQUE

L'allié de personne.

Portraits, lectures, apartés

Boréal, Montréal

2003, 335 pages

Coll. « Papiers collés »

Après *Un siècle en pièces* (2000) et *La liberté de blâmer* (1997), les deux titres publiés chez le même éditeur, voici un nouveau recueil de portraits, de critiques et d'« apartés », tous parus au cours des dernières années dans l'hebdomadaire *Ici*. En exergue, cette citation de Cioran : « Le sceptique est le désespoir du diable. C'est que le sceptique, n'étant l'allié de personne, ne pourra aider ni au bien ni surtout au mal. Il ne coopère avec rien, même pas avec soi ». Appliquée à la profession du critique littéraire, cette définition en cerne une qualité essentielle, celle de rester à l'écart des courants et des modes, de maintenir et de défendre ses positions, ses opinions (la quatrième de couverture parle de « liberté absolue » et de « profonde solitude »). Le critique doit faire preuve d'autres qualités encore : d'un détachement certain du sujet traité ; d'une vaste culture littéraire, incluant des lectures constantes qui maintiennent à jour son érudition ; d'une sensibilité à fleur de peau ; d'une vue d'ensemble de la production littéraire ; de solides connaissances théoriques lui permettant d'accorder ou de nier à tel ou tel texte ses qualités littérai-

res. Dans le cas de Lévesque, certains des critères énumérés – il y en a d'autres – se retrouvent. Le critique, toujours d'après la quatrième de couverture, se montre « sévère à l'égard de toutes les formes de médiocrité et de grégarisme », ce qui implique qu'il se situe volontairement dans un circuit à part, impliquant que la critique littéraire au Québec laisse passer trop de mauvais textes (ce qui est vrai), qu'elle est conciliante dans ses rapports avec les maisons d'édition ou encore qu'elle reconnaît à un texte des qualités littéraires parce qu'il s'inscrit dans un courant à la mode et/ou politique (ce qui est également vrai).

Dès la première partie, une série de portraits, l'auteur affiche ses couleurs : dans son portrait de Paul Léautaud, par exemple, l'« énerguène » est présenté rapidement comme l'auteur du célèbre *Journal littéraire*, puis Lévesque passe aux anecdotes, à la description de sa « baraque » par Robert Doisneau, à son amour des bêtes. Dans cette partie, comme dans les deux autres, les jugements de Lévesque tombent comme autant de couperets, sans autre formalité. Il aime Léautaud, allez savoir pourquoi. La syntaxe sautillante, le vocabulaire guilleret et faussement enjoué, pseudo-négligent tout comme ses tics d'écriture (je n'ai jamais vu autant de points de suspension), Lévesque parle d'écrivains – pour la plupart célèbres – de manière plus que familière, apportant inévitablement l'anecdote pénible et superflue qui veut donner de la « couleur » au personnage mais qui ne le définit pas mieux et ne le rend pas transparent. Souvent, nous apprenons (?) qui a couché avec qui et quand, mais sans pouvoir deviner en quoi ces détails font que Lévesque aime tel ou tel auteur, et encore moins ses œuvres. Cette erreur se répète dans la section « Lectures » : à nouveau, des jugements péremptaires, apodictiques. Lévesque « aime » ou « n'aime pas ». Presque toujours, il s'appuie sur ce que d'autres critiques disent de l'œuvre en question, commentaires qu'il rejette ou accepte ensuite à sa guise. Plus déplorable encore, il passe aux attaques personnelles, un piège pourtant trop facile pour tomber dedans. Qu'il déteste Laberge, Bombardier, Houellebecq (« un écrivain... agité de l'anal ») ou Maillet, cela importe peu si le lecteur ne connaît pas le *pourquoi* du rejet. Les pages sur les auteurs mentionnés sont particulièrement pénibles, traduisant une hargne personnelle qui relègue aux oubliettes les critères selon lesquels est évalué tout texte littéraire. Au lieu de se demander : « Marie Laberge écrit-elle des textes valables dont il faut rendre compte ? », il parle de la « mèche cendrée » et du passage de Laberge à la Comédie-Française, passage non mérité, selon lui. Il se peut que les textes de Laberge soient faibles, mais encore faut-il dire selon quels critères ils sont analysés. Avec Lévesque, les balises restent obscures, les outils d'évaluation théoriques ne sont jamais cernables, jamais identifiés.

Il est dommage qu'un homme qui aime se faire traiter d'« ordure » par Denise Bombardier (il consacre plusieurs pages à l'incident, dans la troisième partie) tire de l'insulte une fierté somme toute ridicule. Ici, le critique se fait cabotin. Ne disant rien sur les textes de Bombardier, rapportant une injure sans importance pour le lecteur, il accorde à l'auteure une importance qu'il veut lui nier. Cette attitude de boudeur qui prend sa revanche peut lui valoir la réputation d'être « féroce », « solitaire », mais elle est construite sur des fondations mouvantes, empruntées ou encore inexistantes. Il est vrai que la critique faite par des journalistes (donc écrite rapidement) est souvent faible, voire inexistante au Québec, qu'elle est marquée par un manque de culture, de connaissances, de méthode flagrant. Ce livre reste décevant : Lévesque, dont *Un siècle en pièces* m'avait fait espérer une prochaine parution incisive, se livre ici à un exercice de superficialité ; il procède à un assemblage peu amusant de ragots d'arrière-cour. *L'allié de personne* trahit non pas tant le désir de faire connaître sa pensée que celui d'exprimer sa déception de ne pouvoir se rallier à personne.

HANS-JÜRGEN GREIF

ÉTUDE

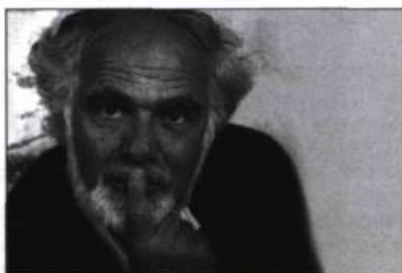
GUY PETITDEMANGE

Philosophes et philosophies du XX^e siècle
Seuil, Paris
2003, 510 pages

Comment mieux conclure le XX^e siècle qu'en établissant une synthèse des grands courants philosophiques qui l'a traversé. Évidemment, ce ne sont pas tous les philosophes et les philosophies qui sont abordés, mais que les parcours jugés les plus significatifs, ceux dont on ne peut douter de leur influence dans le champ. Ainsi en est-il de Rosenzweig, Derrida, de Certeau, Benjamin, Adorno, Horkheimer, Bloch, Merleau-Ponty, Lévinas et Ricoeur dont on discute de l'actualité de leur pensée en la replaçant dans le contexte qui l'a vu naître et de la portée qu'elle a su développer dans la compréhension et l'explication de notre postmodernité. La phénoménologie comme philosophie essentielle à ce siècle ; le sens des *Lumières* dans les catastrophes modernes ; la déconstruction de la métaphysique ; les rapports justice, mémoire, histoire et vérité et ainsi de suite sont les vecteurs de force qui ont agi comme éléments structurants de cet essai. Guy Petitdemange a rassemblé un certain nombre de textes parus préalablement en revues ou dans des ouvrages collectifs et il les a revus, corrigés et leur a donné l'unité qu'il leur fallait pour que l'on puisse lire ces études comme un tout fortement constitué. Nous sommes loin du survol et de la synthèse rapide de pensées philosophiques complexes, au contraire, l'auteur développe les idées fondamentales de ces penseurs, les discute et les actualise dans le

contexte de cette fin-de-siècle et de ce nouveau millénaire. L'avantage d'une telle étude est que nous pouvons aller d'un chapitre à l'autre sans perdre le fil puisque chacun d'eux garde une certaine autonomie par rapport à l'ensemble ; cependant, il ne faut pas s'attendre à une lecture facile, mais l'intelligence avec laquelle l'auteur dialogue avec la philosophie et les philosophes nous les rend plus accessibles. Un livre essentiel pour bien comprendre les divers enjeux qui nous défilent à l'aube de ce nouveau siècle.

ROGER CHAMBERLAND



JOURNAL

CLAUDE JASMIN

À cœur de jour
Éditions Trois-Pistoles, Trois-Pistoles
2002, 416 pages

Claude Jasmin, qui a déjà plus d'une cinquantaine de titres à son actif, nous offre cette année la version papier de son journal Internet sous le titre *À cœur de jour*. Couvrant la période de décembre 2001 à mars 2002, ces « Journées. net » se révèlent être de petites chroniques sur les sujets de l'heure qui éveillent la sagacité de Claude Jasmin. Pendant ces quatre mois, l'écrivain touche-à-tout s'est adonné à cet exercice quotidien avec assiduité, aimant bien se délier les doigts par un commentaire poétique sur la météo du jour et poursuivre ensuite sur des sujets variés, tels l'actualité, le cinéma, le théâtre et la télévision. De toutes ces petites chroniques, chapeautées d'un sous-titre autonome, naissent des réflexions sur la politique, les arts, les autres, la vie en général, mais aussi sur la vieillesse et sur l'écriture diaristique (mot que Jasmin déteste d'ailleurs). À ceux qui lui reprochent d'avoir « un style en manches de chemise », il rétorque qu'il a tourné le dos volontairement, avec le journal, « aux affétries du domaine littéraire » (p. 225).

Il n'y a certainement pas dans ce journal de clause du secret si cher aux amateurs de littérature personnelle, car Jasmin pense à son lectorat virtuel, qu'il veut toucher, accrocher, provoquer et, surtout, faire réagir. Pour les internautes, qui ont pris connaissance du journal de façon quotidienne, le plaisir de « l'aujourd-le-jour » a été sans doute plus grand que pour le lecteur du livre qui lit tous ces commentaires après coup. En effet, une certaine

distance s'installe entre celui-ci et le texte, d'autant plus que l'éditeur n'a pas pris la peine d'indiquer que ce journal a d'abord été écrit pour l'Internet. Cependant, à la lire d'un bloc – et à petites doses –, on s'attache peu à peu à la voix et au style de Jasmin et, sans que la lecture nous plonge dans son intimité, on le sent vrai et spontané. Il avoue lui-même « n'avoir rien d'un intellectuel. Il aime. Il déteste » (p. 191). Louangeurs ou virulents, les commentaires de Jasmin suscitent l'intérêt, car celui-ci ne doute jamais de son opinion et l'affirme avec une conviction sincère et touchante sans pour autant être borné dans ses idées. Que l'on soit d'accord ou non avec lui, il faut admettre qu'il a le don, à travers son journal, d'éveiller notre curiosité sur les différents sujets qu'il évoque ou les différentes personnalités qu'il côtoie.

En contrepartie et malgré ses qualités, il est fort probable que ce journal vieillira vite et mal (au même rythme que l'actualité dont il se fait l'écho), sans que personne n'en souffre vraiment. Jasmin, aimable Don Quichotte de la plume – tel qu'illustré par lui sur la couverture –, poursuit déjà l'expérience présentée dans *À cœur de jour* sur son site Web sous le vocable « Poing.comme.net ».

MANON AUGER

GUIDE

DENIS FRÉCHETTE

Le guide de l'écrivain
Les Éditions Ologrames, Granby
2002, 166 pages

Proposer un ouvrage sur la pratique de l'écriture est une entreprise discutable : il n'existe aucune technique miracle pour rédiger un texte. Cependant, une méthode de travail et un questionnement « objectif » peuvent aider l'auteur à mener à bien sa production. Denis Fréchette ne prétend pas enseigner la création, mais souhaite accompagner l'écrivain – novice ou expérimenté – tout au long de sa rédaction.



Le guide de l'écrivain est un ouvrage modeste, tout en nuances. Fréchette évoque un éventail de méthodes de travail, mais se limite à l'exploration des plus courantes et des plus pertinentes. Il ne prétend jamais détenir LA vérité en matière d'écriture : il tente plutôt d'étudier les avantages et les inconvénients de certaines techniques. *Le guide de l'écrivain* propose des grilles d'évaluation pour chacune des étapes de la création, du choix du thème à la négociation du contrat d'édition. Ainsi l'auteur potentiel peut analyser son texte selon les critères des éditeurs et des lecteurs. L'ouvrage fournit plusieurs conseils, suggestions, exemples personnels, citations d'auteurs et statistiques de toutes sortes. Quelques pièges fréquents à éviter y sont également recensés. L'auteur exprime sa volonté de protéger le français en consacrant tout un chapitre aux « splendeurs et misères de la langue française ». Plus loin, il essaie de démystifier le monde hermétique de l'édition : il en explique le fonctionnement, de la réception du manuscrit aux modalités de publication. Une liste des principaux éditeurs québécois et de leurs spécialités est également incluse dans *Le guide de l'écrivain*, qui s'adresse aux romanciers, aux poètes, aux essayistes, aux journalistes, aux étudiants universitaires, etc. Le but est de faire comprendre l'écriture d'une manière réaliste, sans illusionner inutilement l'auteur et sans le décourager outre mesure. En fait, Fréchette fait la différence entre les rêveurs et les réalisateurs. Son guide s'adresse plutôt à la seconde catégorie, c'est-à-dire aux créateurs déterminés, disciplinés et minutieux.

Le guide de l'écrivain ne remplace certes pas un cours de littérature ou de journalisme, mais il demeure un précieux outil de rédaction et une mine de renseignements pertinents sur le monde de l'écriture. Même si quelques conseils demeurent contestables, il s'agit d'un livre généreux, modeste et fort utile. En accompagnant l'écrivain, ce livre vise, par le fait même, à améliorer la qualité des publications québécoises : « Le simple fait de connaître mieux la réalité du monde de l'édition pourrait augmenter considérablement le nombre de produits raisonnablement professionnels et soulager les entrepreneurs culturels du boulet additionnel qu'ils traînent quotidiennement » (p. 4). Le projet de Fréchette est donc tout à fait louable.

SANDRA ROMPRÉ-DESCHÈNES

NOUVELLE

IVAN BOUNINE

L'amour de Mitia

Mercure de France, Paris

2002, 118 pages

Ivan Bounine (1870-1953) est un grand poète et romancier russe. Digne représentant de la littérature dite « classique », il se situe dans l'histoire littéraire russe au rang des

grands maîtres comme Tolstoï, Tourgueniev, Dostoïevski et Tchekhov. Largement connu et lu en Russie, il est pourtant étrangement méconnu dans le reste du monde. Plusieurs écrivains et critiques littéraires restent perplexes face à ce phénomène. En 1933, la décision du comité de sélection du Prix Nobel de littérature provoque une grande panique à l'ambassade d'U.R.S.S. de Stockholm, car la reconnaissance que l'on espérait pour l'apologiste du régime soviétique Maxim Gorki est attribuée à un aristocrate russe en exil, Ivan Bounine, quidevient alors le premier Prix Nobel russe de littérature.

L'amour de Mitia (1924) est une longue nouvelle qui, grosso modo, expose la force du sentiment amoureux. Mitia, un jeune étudiant, est follement en amour avec sa copine Katia, une étudiante de théâtre. Que ce soit au théâtre, dans les concerts ou au cours de longues promenades dans le Moscou printanier, les deux amoureux passent tout leur temps ensemble. Mitia commence par contre à trouver que quelque chose a changé dans le comportement de sa compagne, que « d'autres intérêts [ont] pris le pas, chez Katia, sur son amour pour lui ». Les doutes ainsi éveillés provoquent chez lui la jalousie et, petit à petit, son amour ne s'exprime qu'à travers cette jalousie. Son amour devient despotique, le dévore entièrement et devient l'unique sujet de ses réflexions, de ses rêves, de ses espoirs et de ses aspirations. Mitia et Katia décident donc de se séparer pour un certain temps car leur relation est devenue insupportable. Mitia se rend alors quelques semaines dans son village natal et espère rejoindre ensuite Katia dans le Sud de la Russie pour les vacances d'été. Toute prédiction sur la suite des choses se révèle futile : la fin de cette nouvelle est pour le moins surprenante.

Les deux personnages sont présentés par Bounine au moment où ils vivent un sentiment très fort pour la première fois de la vie : pour Mitia, c'est le premier amour, alors que pour Katia, c'est l'amour qu'elle découvre pour l'art. Les sentiments ouverts, francs, quasiment « nus » de Mitia sont confrontés au comportement théâtral et artificiel de Katia qu'elle transpose dans sa vie quotidienne. Évidemment, celui qui aime est plus fragile et vulnérable. À mesure que la narration progresse, le lecteur est envahi par l'impression que l'amour est devenu un être vivant, extrêmement puissant, qui dirige le jeune homme et le rend dépendant. De ce point de vue, l'amour peut être considéré comme le protagoniste de la nouvelle, ce que d'ailleurs confirme le titre choisi par l'auteur.

Outre le sujet de la nouvelle, sa forme est un véritable délice. Le style de Bounine est très poétique et raffiné. Chaque phrase est bien « pesée » par l'écrivain et ne contient rien de superflu.

Comme tous les grands écrivains, Bounine connaît parfaitement le monde dans lequel il vit, ce qui lui confère une extrême sensibilité à ce qui peut advenir. Il décrit en choisissant

les mots les plus justes les états d'âme des personnages qui ne durent qu'une seconde et qui sont habituellement difficiles à exprimer. Il se lance également dans des descriptions d'une admirable justesse sur la nature et tous ses attributs. L'auteur nous amène presque à observer la naissance et la pousse des fleurs. Ces descriptions d'une authenticité singulière sont liées à des événements et à la vie intérieure des personnages. Ses descriptions sont à ce point vraies et détaillées qu'il serait possible de reconstruire la planète entière, en cas de disparition, seulement avec la poésie et la prose de Bounine.

IOULIA KOKLIAGUINA



POÉSIE

BENOÎT JUTRAS

Nous serons sans voix

Les Herbes rouges, Montréal

2002, 80 pages

Voilà un petit moment qu'un recueil de poésies ne m'avait saisi dès une première lecture. Il y a dans *Nous serons sans voix*, le premier recueil de Benoît Jutras pour lequel il a d'ailleurs mérité le Prix Émile-Nelligan, un ton, une justesse dans l'expression et une manière de dire les plus petites choses qu'elles soient grandioses ou catastrophiques qui ne manquent pas de nous ramener à la trivialité de l'existence. Cette prose poétique emprunte une structure assez semblable d'un texte à l'autre où l'on part d'un point d'observation pour l'associer à un réseau d'événements qui sont comme autant de non-lieux d'un amour qui ne se réalise que sur un mode nostalgique : « Quand tu dors, il y a des nuages miniatures au-dessus de ton corps, des incendies, des oiseaux du paradis. Tu n'as plus besoin d'imaginaire, la mer est en mille morceaux et t'appartient. Le monde dépose sa faiblesse sur tes lèvres ». Jutras sait utiliser les rythmes mixtes afin de les moduler à ce qui alimente son propos, tantôt un souvenir, tantôt une anecdote, tantôt une photographie, tantôt des flashes qui ont la fulgurance d'une illumination qui ouvre sur la résurgence du passé ou la beauté de l'amoureuse. Les lieux, la musique et la nature assurent la cohésion de cet exercice poétique et en deviennent le cadre métaphorique. *Nous serons sans voix* nous révèle un poète dont on a tout à espérer.

ROGER CHAMBERLAND

LOUIS-JEAN THIBAUT

Géographie des lointains

Le Noroît, Montréal

2003, 80 pages

Dans son dernier recueil, comme tout poète, mais avec un attachement au dehors et aux paysages presque déconcertant, Louis-Jean Thibault paraît dresser la carte de sa propre géographie. Arbre, rue, mer, ciel : mots usés, pourtant chargés d'une histoire dont les poèmes de *Géographie des lointains* arrivent à surprendre l'affleurement au monde.

Entre la chambre du poète, « ce réduit / de lumière » (p. 15), et une plage lointaine, où « l'horizon est libre, taché de vert / et de bleu » (p. 67), le lecteur s'engage sur un itinéraire jalonné par les quatre sections du recueil : « Sur le seuil », « Dans les rues », « Périphérie », « Littoral ». Autant de lieux de passages, d'éclaircies aperçues entre deux édifices, autant d'ailleurs entrevus au sein même d'environnements limités, reconnaissables entre tous, comme dans ce poème intitulé « Ouvertures » (p. 31) : « Quand on arpente les rues / aux heures creuses de l'après-midi, / la moindre cassure à la surface du sol, / la plus petite entaille sur l'écorce des arbres / laisse pressentir la nudité de la terre / et ses imperfections ».

Toute la force de cette poésie tient à ce qui, de prime abord, paraît s'opposer à la poésie elle-même : ce qui sourd de ce chant du monde, fort paradoxalement, est avant tout le sens d'une pensée très intime, d'un poète qui réfléchit sur ce qui l'entoure : « Strabon le géographe disait que c'est la mer / qui dessine la terre. / Perdu dans la foule des grandes villes, / je me demande parfois / quels regards tracent patiemment les contours de mon visage » (p. 38).

De tels poèmes laissent parfois paraître, dans leurs plus nettes formules, l'impression d'une *maturation* – du poète, bien sûr, dont l'humilité rappelle les postures de Robert Melançon et de Pierre Nepveu, mais aussi, et surtout, des choses elles-mêmes, en éclats autour du poète, et que chaque poème tente de retenir à lui comme « la somme / des événements possibles du monde » (p. 22).

VINCENT LAMBERT

REVUE

« Louis-Ferdinand Céline »

Magazine littéraire

Hors-série n° 4, 2002

Provocateur et excessif, Louis-Ferdinand Céline est devenu l'une des figures les plus dérangeantes du XX^e siècle. Déclinant tous les statuts, son œuvre s'invente à rebours des attentes du littéraire. Après avoir consacré des hors-série à Freud, à Proust et à Nietzsche, le *Magazine littéraire* se risque cette année à dresser le portrait d'un écrivain qui se prête pourtant bien mal à l'exercice de la définition.



RÉCIT

CORINNE LAROCHELLE

Ma nuit est sans épaule

Les Herbes rouges, Montréal, 2002, 109 pages

Est-ce le lecteur ou Ku Wen Li, son photographe, que fixe Corinne Larochelle sur la quatrième de couverture de *Ma nuit est sans épaule* ? Question de point de vue : on peut répondre son photographe ou chacun de ses lecteurs et lectrices. De la même manière, s'agit-il de plusieurs femmes ou d'une seule qui se duplique à l'infini dans chacun de ces récits ? Laissons la réponse ouverte puisque, de toutes manières, ces femmes sont interchangeables d'un récit à l'autre. Quoi qu'il en soit de celles-ci, elles vivent toutes le même drame privé et cherchent à échapper à leurs désirs plus qu'à les satisfaire, puisqu'elles savent bien qu'ils sont inassouissables. En 14 récits brefs qui sont comme autant de points de rencontre avec l'autre, Larochelle dresse le parcours de ce « cœur [qui] est un chasseur solitaire » pour reprendre un titre de Carson McCullers et établit une topologie amoureuse dont la géographie ressemble à une terre inhospitalière puisque, au bout du compte, on reste toujours seul(e). L'auteure excelle dans une prise en charge narrative qui manœuvre ses personnages placés sous observation et dont l'existence ne tient qu'au rôle secondaire qui leur est dévolu. La narratrice de chaque récit cherche moins à se définir qu'à se vivre comme femme sans jamais parvenir à cerner sa propre identité. Cette recherche de l'autre apparaît beaucoup plus comme une recherche de soi dans la durée éphémère des amants de passage, mais sont-ils tous des amants de l'abyme ?

ROGER CHAMBERLAND

CORINNE LAROCHELLE
MA NUIT EST SANS ÉPAULE
LES HERBES ROUGES - RECITS



Fidèle à ses principes, le *Magazine littéraire* construit son hors-série avec des matériaux recyclés. Neuf articles inédits pour vingt-trois articles déjà parus, telle est la formule d'édition défendue. Cependant, l'ensemble propose un projet cohérent : présenter un portrait de Céline selon deux axes : « Céline vivant » et « Parcours de l'œuvre ». L'ordre de présentation est stratégique puisque le hors-série traite l'œuvre de Céline à la lumière de sa biographie. Ce dangereux postulat ne tarde pas à révéler toute son ampleur et toute son exigence.

La démarche débute par une biographie détaillée dans laquelle André Duval respecte le contrat établi et s'applique à mettre en parallèle le littéraire et le biographique. Céline maintient toujours ses récits dans l'ambiguïté du rapport entre le romanesque et l'autobiographique, mais l'expérience que propose le *Magazine littéraire* risque de conduire la lecture dans les sphères risquées de la banalité. Les études suivantes tentent de faire apparaître Céline comme un être complexe, voire paradoxal, en confrontant des articles positifs comme « Mon ami Céline » et des articles négatifs comme « Tous les éditeurs sont des charognes ». Le discours confine ainsi la figure de Céline dans une dialectique simpliste. L'iconographie participe également de ce principe. Les photographies s'avèrent souvent anecdotiques et esquissent un portrait factice qui souhaite rendre Céline sympathique, humain. S'opposent à cet imaginaire les illustrations, morbides et dures pour la plupart. Associant le positif et le négatif, la vie et la mort, le jeu et le sérieux selon des dispositifs qui permettent de les al-

lier plutôt que de les opposer, le dessin déconstruit les dialectiques pour composer des alliances impossibles qui correspondent davantage au projet de Céline.

La matière du hors-série s'accorde avec la structure choisie. Dans un premier temps, sept articles défendent un portrait de l'écrivain vivant. Le lecteur apprend dans « Mon ami Céline » que l'abominable écrivain avait aussi des amis. Mais l'entrevue suivante vient nuancer cette représentation. Reprodisant un entretien avec François Gibault, l'article fait de Céline un « cavalier seul ». Les deux articles suivants traitent des influences et des passions de Céline. Le lecteur découvre un Céline fasciné par le corps des danseuses, obsédé par le paraître, mais également un Céline qui connaît des échecs. Le volet biographique se conclut sur la relation de Céline avec ses éditeurs. Agressif, intransigeant et insultant, Céline insupporte Gallimard, Denoël, Steele, Paulhan et Monnier. Se succédant comme autant de propos contradictoires, les témoignages biographiques composent une image floue de l'homme Céline qui oscille entre fiction et réalité. À travers cette entreprise biographique limitée se glisse une entrevue accordée par Céline à la Radio suisse romande lors de son retour du Danemark. Le lecteur est alors véritablement mis en contact avec Céline, il est confronté à son parler, à ses tics langagiers, à son caractère. Populaire, bégayant, impatient et menteur, Céline apparaît sous un jour étonnant.

La seconde partie du dossier s'intéresse aux principales œuvres de Céline. Certains textes s'avèrent très intéressants. L'article de Judit Karafiáth, entre autres, s'intéresse à la

thèse de médecine que Céline a consacrée à Philippe Ignace Semmelweis. Il révèle que la fiction pointe partout dans l'écriture de ce doctorat. Cette information confirme que le mouvement qui fait jouer l'imaginaire sur l'expérience envahit tout l'univers du discours de Céline. L'article d'Henri Godard intitulé « Les voix dans la voix » instruit également un questionnement pertinent sur la langue romanesque de Céline. Les autres articles, si congrus soient-ils, peinent à dépasser les lieux communs. Toutefois, ce qui agace à la lecture de ces études, c'est l'explication que tous jugent bon de fournir sur les pamphlets. Versant dans la subjectivité et les commentaires invérifiables, plusieurs études mettent en jeu leur sérieux.

Témoignant d'un certain état du champ littéraire, ce hors-série laisse supposer que la réception de l'écriture de Céline ne réussit toujours pas à se sortir de certaines impasses. Enfermant encore son discours dans des dialectiques simples, la critique ne parvient toujours pas à toucher l'essentiel de l'œuvre de Céline.

MARIE-HÉLÈNE LAROCHELLE

ROMAN

MARIO BERGERON

Les fleurs de Lyse

Les Éditions JCL, Chicoutimi

2002, 512 pages

Les fleurs de Lyse est le cinquième roman de Mario Bergeron. On peut donc s'attendre à ce que l'auteur ait une certaine expérience de l'écriture et de la création romanesque. Le hic, c'est que tous les livres publiés jusqu'à présent se rattachent à un même sujet ; il s'agit d'une saga familiale qui gravite autour d'un personnage du nom de Roméo Tremblay, un Trifluvien que la promotion nous a présenté comme haut en couleur. N'ayant pas lu les quatre premiers romans, j'hésitais à attraper « le poisson par la panse », autant que je me méfiais de la dilution qui fait fréquemment trébucher les auteurs de trop longues fictions.

Mes craintes se sont vite avérées vaines. Le roman constitue un tout en lui-même, dont la compréhension ne tient en rien à la lecture des précédents. L'action se déroule à une cadence qui est loin de suggérer l'essoufflement de la part de l'auteur. De nouveaux personnages au relief très accusé sont introduits régulièrement, et le style juste et suggestif confère à ces êtres une étonnante vérité. Enfin, le récit de Bergeron est plein d'ironie et d'humour, tant il sait relativiser les événements, en même temps qu'il fait ressortir le côté insolite des situations et des personnages.

Les fleurs de Lyse comprend deux parties complètement distinctes l'une de l'autre. La première se situe entre 1957 et 1969 et elle raconte les aventures de cinq jeunes, dont deux petits-fils de Roméo Tremblay, séduits par la musique rock, qui décident de former

un orchestre et de partir à la conquête de la gloire. Dans la seconde partie, un autre petit-fils Tremblay fait revivre la maison familiale et le petit restaurant attenant, entre les années 1970 et 1995.

Mario Bergeron est historien de formation, et c'est avec un œil d'historien qu'il aborde la littérature, s'intéressant de façon toute particulière à l'évolution des idées et des mœurs. Dans cette perspective, il met en scène des personnages qui, pour être fictifs, n'en sont pas moins très consistants. Leurs espoirs, leurs aspirations, leurs extravagances, mais aussi leurs déceptions, leurs incertitudes et leurs faiblesses sont autant d'occasions de faire revivre la société de ces époques, sa jeunesse surtout, confrontée aux bouleversements sociaux qui ont marqué leur génération.

Et quels personnages ! L'auteur excelle à créer des êtres plus grands que nature, tout d'une pièce, et dont la dimension caricaturale sert remarquablement l'intention du roman. Baraque Bordeleau dans la première partie, Lyse L'Anglais dans la seconde sont de cette race, de cette stature. Ils surprennent et séduisent tout à la fois, par l'énormité de leurs convictions. Notons d'ailleurs que ces deux héros s'opposent, qu'ils sont les deux versants d'une antithèse. L'un est tapageur, excessif dans le boire et le manger, grand consommateur, grand amateur d'américanisme, alors que l'autre est exagérément frugale, « grapo », fleur bleue, nationaliste. Ironiquement, les deux tendances qu'ils représentent finiront par brûler ce qu'elles ont adoré.

Quant à Roméo Tremblay, maintenant retraité et qui atteindra sa centième année au fil du roman, s'il est constamment présent, il se tient à l'arrière-plan, guide plutôt discret des jeunes générations en ébullition. Ses quelques interventions plus marquées ne suffisent certes pas à en faire le personnage principal.

Voilà donc un roman vigoureux et vivant. On ne s'en lasse pas une fois qu'on l'a commencé. Cependant, l'action de la seconde partie est moins solidement articulée ; les étapes chronologiques y sont plus rapidement franchies, au détriment de l'intensité ; son intérêt mise davantage sur la dimension documentaire.

CLÉMENT MARTEL



YING CHEN

Querelle d'un squelette avec son double

Boréal, Montréal

2003, 162 pages

Après nous avoir offert des romans qui gravitent autour des phénomènes relatifs à l'émigration, Ying Chen, qui a quitté Shanghai pour Montréal en 1989, prolonge une esthétique de la disparition. S'inscrivant à la suite de *Immobile* (1998) et du *Champ dans la mer* (2002), *Querelle d'un squelette avec son double* est un roman qui explore les manifestations et la matérialisation de l'énergie qui circule entre les êtres.

Deux voix. La première qui se bat pour respirer, qui clame son existence et son appartenance et qui cherche à être entendue ; la seconde tourmentée, inconstante et meurtrie, qui fait tout pour rejeter la première qui trouble son fragile équilibre. Le roman entier est construit sur un dialogue entre ces deux voix qui ne semblent pas faire partie d'un même espace-temps, mais qui communiquent par un lien dont on ignore la nature. La deuxième voix, une vieille âme emprisonnée dans un corps qui trompe par sa jeunesse, doit absolument se rendre à la pâtisserie du coin pour acheter le gâteau qu'on servira aux

invités de A. le soir même. Elle est cependant incapable d'accomplir cette simple tâche alors qu'une voix se fait entendre dans sa tête, demandant de l'aide d'une façon insistante. Cette voix est coincée sous une table qui la protège des débris causés par un tremblement de terre qui a ébranlé l'autre côté de la rive. Il ne suffirait que d'un appel pour sauver cet être qui demande du secours. Cette voix première, qui affirme être du même sang, de la même essence que l'autre et qui ne souhaite qu'une alliance pour enfin former une

entité avec son double, voit la vie lui échapper au rythme d'un compte-gouttes.

Dès les premières pages du roman, on plonge dans une ambiance nébuleuse où les limites du temps, de l'espace et du réel sont transgressées sans avertissement. Ces deux voix deviennent les seuls repères, qui semblent elles-mêmes avoir perdu les leurs. À



ERRATUM

Dans le dernier numéro, la recension du roman *Dée* de Michael Delisle aurait dû être attribuée à **Hélène Forgues**.

Nos excuses.

tâtons, on entre dans une histoire qui en contient une multitude d'autres dont on ne perçoit les échos qu'à travers la structure réflexive des deux voix qui semblent dialoguer. L'absence de description ou d'explication forme un univers flottant qui est pour le moins déstabilisant et parfois même inquiétant. On ne sait plus où poser les frontières : l'individu se dédouble, les corps se transposent et deviennent interchangeables, l'âme vagabonde et les voix se mêlent dans une étreinte déroutante.

C'est avec un style dépouillé de tout artifice que Ying Chen réussit à créer un roman qui remet en question notre façon de concevoir la vie, la mort et le mince fil qui relie l'une à l'autre. Cette écriture épurée grandement marquée par l'écriture bouddhiste ne perd pourtant rien de sa complexité et soutient un langage poétique de la première à la dernière ligne.

MARIE-CLAUDE BOLDUC

FABIENCE CLIFF

Kiki

VLB Éditeur, Montréal

2003, 224 pages

Forté du succès de sa trilogie *Le royaume de mon père*, Fabienne Cliff nous présente son dernier roman intitulé *Kiki*. Originaire de la Gaspésie, Cliff a puisé dans ses souvenirs d'enfance en nous offrant une très belle histoire ayant pour décor le petit village de Richemont.

Le roman de Cliff se déroule en 1938 et met en scène une petite fille âgée de cinq ans nommée Suzanne et surnommée par tous Kiki. En fait, Kiki, devenue une femme d'âge respectable, décide de relater un des moments forts de son enfance. Ayant perdu sa mère très tôt, elle est élevée par son père, un journaliste, et par sa grand-mère, dame sévère mais respectée de tous. C'est une jeune enfant extrêmement curieuse. En effet, elle est fascinée par un homme vivant dans une cabane près de chez elle, à l'écart des autres villageois. Cet homme est surnommé le Caribou et tous les habitants de Richemont le craignent et racontent des histoires épouvantables à son sujet. Kiki se sent intriguée et attirée par ce personnage. Son voisin, Bob et elle tenteront d'entrer en contact, par maints stratagèmes, avec celui qui est décrit comme un monstre. De nombreuses aventures l'amèneront à considérer le Caribou comme un être bien, respectable et ressentant des émotions. D'ailleurs, grâce à sa curiosité et à sa persévérance, Kiki fera découvrir au village l'identité réelle de ce personnage et ce qui l'a amené à vivre en solitaire dans ce petit village de la Gaspésie. Elle sera véritablement à la source de l'élucidation d'un grand mystère.

Kiki est un roman émouvant, intrigant et très amusant. En effet, l'auteure possède un style très agréable, fluide et elle pimenter son roman de plusieurs anecdotes cocasses. Elle

porte également un regard éclairé et intelligent sur le monde à travers les yeux de la petite fille. Cliff semble vouloir laisser aux lecteurs un message : celui de la tolérance, de la confiance et de l'acceptation de la différence. Les personnages qu'elle met en scène sont des plus attachants.

Bref, le roman nous tient en haleine du début à la fin et nous propose un merveilleux voyage dans le temps. C'est donc une œuvre vraiment réussie que propose encore une fois Fabienne Cliff. En fait, ce roman me donne véritablement le goût de me plonger dans l'aventure du *Royaume de mon père*.

MARJORIE LARIVIÈRE

MONIQUE DURAND

La femme du peintre

Le Serpent à Plumes, Paris

2003, 185 pages

Coll. « Fiction française »

Evelyn Rowart a été élevée dans les quartiers anglophones bourgeois de Montréal au début du siècle. Pour enfin se libérer de sa mère, qui ne vit que pour le bridge, et de son père, qui n'a jamais su prendre sa place, Evelyn épouse, au déshonneur du reste de la famille, un pianiste qu'elle suivra à New York. Alors simple chapelière chez Eaton, elle devient rapidement une grande dessinatrice de mode et elle rencontre René Marcil, peintre inconnu dont elle tombe amoureuse. Tout le reste de sa vie sera consacré à faire connaître l'œuvre de son nouveau mari.

Voici l'histoire proposée par Monique Durand dans son premier roman, *La femme du peintre*. Mais... roman ou biographie ? C'est que l'écrivaine écrit l'histoire au JE, un JE qui ne peut être qu'elle-même, qui se dit la « fille » d'Evelyn, et qui dit avoir écrit cette histoire « pour redonner un peu de cette lumière venue de plus loin qu'elle. Pour rendre à l'heure mauve un tribut ». Et que dire de l'illustration de couverture, signée René Marcil ? Fiction ou réalité ? C'est dans la dédicace que le lecteur attentif trouvera la réponse : « À la mémoire de Évelyne Rowart Marcil, dont certains pans de vie singulière ont inspiré la fiction qui suit ». Malgré cette part de fiction, ce roman de Durand demeure tout à fait saisissant de par son réalisme.

Dans cette histoire qui raconte la vie particulière d'Evelyn Rowart, l'art occupe toute la place : la musique, la peinture, la poésie, mais surtout, l'art d'aimer. Amour, passion et mélancolie sont tour à tour la couleur de fond des chapitres du roman, chacun étant construit comme un tableau unique, indépendant, qui fait voir les scènes vécues par la protagoniste, ses rencontres, ses sentiments. Cette idée de chapitre-tableau est aussi renforcée par la langue très poétique utilisée par la romancière. Effectivement, chaque mot semble à lui seul une image. Ainsi, Durand nous convoque, dans son premier roman, à découvrir une histoire tout à fait singulière, bien qu'universelle par son

thème principal, écrite dans un style qui en charmera plus d'un !

Monique Durand est née au Québec en 1953. Elle vit et travaille à Montréal, où elle est journaliste, réalisatrice et scénariste. Elle a beaucoup voyagé pour son travail, notamment pour les nombreux documentaires radiophoniques qu'elle a réalisés. *La femme du peintre* est son premier roman, mais elle avait publié, en 1998, *Eaux*, un recueil de nouvelles.

HÉLÈNE FORGUES

ANICK FORTIN

La Blasphème

Éditions Trois-Pistoles, Notre-Dame-du-

Chemin, 2003, 109 pages

La Blasphème est un roman intense qui vient heurter le lecteur à tel point que ce dernier ne sait plus trop comment réagir et quoi en dire. Ce roman, écrit par une jeune auteure de vingt ans, Anick Fortin, n'est pas de tout repos comme l'indique la quatrième de couverture. Dès lors, le lecteur peut s'attendre à ce que « ça choque » puisque c'est précisément ce que dit Fortin de son ouvrage : « il fallait de la frustration, de la violence et du cul, il fallait du sang et des morts... » et son roman en est rempli. Fortin, étudiante en mathématiques à l'Université du Québec à Rimouski, a donc voulu choquer et bousculer le lecteur, ce qu'elle arrive à faire à merveille.

La Blasphème est le personnage central du roman. C'est une petite fille qui a été élevée par une mère qui ne l'a jamais aimée, qui court la galopote et qui est maintenant atteinte d'un cancer incurable. Constamment maltraitée et battue par sa mère, la Blasphème se retrouve dans un rapport amour-haine à l'égard de celle-ci. En effet, par moments, elle avoue qu'elle la déteste profondément mais lorsqu'elle apprend que sa mère est malade, elle s'inquiète pour elle et se rend jusqu'à l'hôpital pour l'accompagner. C'est alors que cette dernière lui demande de l'assassiner, n'en pouvant plus de la souffrance qu'elle ressent. La petite, sans trop se questionner, saisit le revolver qui était dissimulé dans le sac à main de sa mère et acquiesce à sa demande.

Dès lors, la petite est prise en charge par une autre maman, plus gentille avec elle mais qu'elle n'aime pas autant que sa « première maman ». Demeurant consciente qu'elle a tué sa propre mère et que son père l'a abandonnée peu après sa naissance, la Blasphème se retrouve dans un univers de mots et d'actes forcenés. Son temps se partage entre les séances chez le psychologue, les promenades dans la ville qui lui font découvrir un personnage mystérieux et son travail chez son nouvel oncle. Petit à petit, elle se révèle de plus en plus à son psychologue. En outre, elle découvre que le personnage mystérieux qu'elle voit à toutes les fois qu'elle sort se promener est en réalité son grand frère. C'est alors qu'elle se révolte encore davantage contre sa

première mère et qu'elle tente d'amener son père à revenir auprès d'elle, sans succès. Enfin, alors qu'elle se lie d'amitié avec son oncle, elle pose un acte pour lequel elle se considère coupable le reste de sa vie. Le roman se termine alors qu'à l'aube de ses dix-huit ans, la Blasphème prend son envol, avec la ferme intention de toujours chercher les clés de son destin.

L'ouvrage d'Anick Fortin est très fort et difficile dans la mesure où la romancière décrit à merveille les tourments de la petite et qu'il est pénible pour le lecteur d'imaginer ce qu'elle doit vivre. Le talent de Fortin est indéniable et nous pouvons dès lors affirmer qu'elle sait écrire et dire la souffrance des êtres humains. Bref, c'est une œuvre qui marque, qui choque et qui ne laisse personne indifférent.

MARJORIE LARIVIÈRE

MICHEL FRÉCHETTE

Un matin tu te réveilles... t'es vieux !

Vents d'Ouest, Hull

2003, 205 pages

Coll. « Azimuts »

Premier roman de Michel Fréchette, professionnel de la communication, *Un matin tu te réveilles... t'es vieux !* est un roman social qui jette un regard à la fois drôle et ironique sur la condition humaine, le temps qui passe, l'amour qui ne meurt pas et la mort qui guette, implacable. L'histoire s'amorce au tournant de l'an 2000 alors que Philippe Dumouchel, qui n'a pas encore quarante ans, se vante de ses nombreuses conquêtes féminines qu'il rapporte sans aucune gêne. Puis, sans que le lecteur ne soit prévenu, l'intrigue se transporte en 2042-2043 dans un centre d'hébergement pour personnes âgées où quatre résidents, deux dames et deux hommes, dont le héros Dumouchel, qui s'ennuient profondément dans cet espace fermé où ils ont été « parqués » comme du bétail, décident de reconquérir leur liberté. À la faveur des beaux jours de l'été qui s'annonce, ils s'enfuient de la résidence après avoir mis au point, secrètement bien sûr, une stratégie pour rejoindre l'Île Lamèque, un petit coin paradisiaque du Nouveau-Brunswick, convaincus qu'ils sont de pouvoir y vivre les fantasmes qui les envahissent et qu'ils ne peuvent satisfaire au foyer. Désormais libres, Yves peut aimer Monique, atteinte de la maladie d'Alzheimer, et Philippe, qui a jadis été journaliste, peut enfin, malgré ses quatre-vingt-un ans bien sonnés, partager des heures sublimes et... le lit de sa Julie adorée, une belle vieille dame de deux ans son aînée. L'aventure tourne toutefois mal : un préposé aux bénéficiaires

de la résidence qu'ils ont quittée est le fils du propriétaire de la maison qu'ils ont louée dans l'île. Cet employé homosexuel et détesté les soumet à un véritable chantage : contre son silence il réclame la somme de 25 000 \$ que les fuyards n'ont pas, évidemment. Mais un drame survient qui restaure la situation et permet aux quatre tourtereaux de poursuivre leurs vacances. Philippe a cependant failli y laisser sa peau, victime d'un accident qui le laisse à demi paralysé.

L'histoire, bien narrée dans une langue agréable, alterne entre le passé (l'an 2000-2002) et le présent (2042-2043), procédé qui fait de ce roman, en quelque sorte, un roman d'anticipation. On peut déplorer quelques invraisemblances, cependant, malgré les qualités indéniables de l'œuvre. Comment expliquer que le propriétaire de la maison de l'île ne reconnaisse pas les quatre aventuriers dont la disparition a semé l'émoi dans toute la population canadienne et dont les médias ont fait grand bruit en publiant les photos des disparus ? Il est pour le moins surprenant que le préposé aux bénéficiaires survive tout à fait par hasard au moment où les tourtereaux arrivent dans l'île. En dépit de ces contretemps, il faut admettre que ce roman se lit comme un... roman, qu'il procure deux bonnes heures de lecture à ceux et celles qui aiment cultiver l'ironie et sont capables d'humour. Les âmes chastes, s'abstenir, car Philippe n'a rien d'un saint et veut vivre sa sexualité une dernière fois avant de mourir, tout en demeurant, malgré certains écarts de conduite, un personnage fort attachant, qui sait nous faire réfléchir sur le sort qui nous guette tous et toutes.

AURÉLIEN BOVIN



THIBAUT GARDEREAU

Le livre d'un croque-mort

VLB éditeur, Montréal

2003, 219 pages

La croyance voulant que les croque-morts aient une vie ennuyante, sans couleur et monotone est un mythe. En tout cas, c'est ce dont *Le livre d'un croque-mort* du jeune auteur d'origine française

Thibault Gardereau, publié chez VLB éditeur, tente de nous convaincre. Si vous aviez en mémoire, tout comme moi avant de lire le livre, le fameux croque-mort au teint verdâtre des bandes dessinées Lucky Luke, qui semblait n'avoir aucune autre activité, mise à part la fabrication de cercueils, Adrien Stèle saura vous faire oublier toutes vos idées préconçues.

Adrien Stèle est un croque-mort qui pratique en plein cœur de Paris après avoir appris le métier du Maître lui-même. On le suit à partir du début de sa carrière jusqu'à ses vieux jours, et ne pensez surtout pas qu'un croque-mort, qui a comme meilleurs amis

Hazel, un fossoyeur, et Benoît, un prêtre légèrement en avance sur son temps, n'a pas d'aventure à raconter. Surtout que les personnages de l'auteur sont tous plus colorés les uns que les autres. Imaginez un instant trois « petits vieux » qui s'amusent à effrayer les gens lorsque ceux-ci, à la recherche d'émotions fortes, font des promenades nocturnes au cimetière. À quand remonte la dernière fois où vous êtes allés vous confesser et que le prêtre vous a demandé d'expier vos péchés en faisant quelques tours d'église à la course ? Le pire, c'est que le prêtre n'a jamais eu autant de fidèles, au point qu'ils font la file au confessionnal. Les histoires cocasses se succèdent et ne sont pas toutes aussi divertissantes les unes que les autres.

Inutile toutefois de chercher une intrigue quelconque ou une fin incroyable. C'est le livre d'un croque-mort, un homme à la fois ordinaire et extrêmement travaillant, non pas la vie de Superman ! L'intérêt de ce roman, outre la qualité de son écriture, est qu'il nous parle de la profession de croque-mort sans passer par le dégoût que peut soulever ce métier pour le moins étrange et qui fait sourciller la plupart des gens, à un point tel que le héros se voit surpris de séduire la femme qui sera, comme il le dit « le seul amour de son existence ». L'auteur réussit un véritable tour de force, là où plusieurs auteurs seraient probablement tombés dans le piège. On sent véritablement qu'Adrien adore croquer les ors, établir une relation avec le mort tout en le respectant. Le fait que l'histoire se déroule dans la « Ville Lumière » comporte aussi un certain charme pour celui ou celle qui a déjà visité la capitale française ou qui rêverait de le faire. Une chose est sûre, à la suite de cette agréable lecture, une visite au cimetière du Père-Lachaise, que plusieurs connaissent parce qu'il abrite, entre autres, les Jim Morrison, Rimbaud et autres sommités, tant du monde de la littérature que des arts en général, s'impose.

MARC-ANDRÉ BOVIN

GÜNTER GRASS

En crabe

Éditions du Seuil, Paris

2002, 264 pages

Prix Nobel de littérature en 1999, Günter Grass est loin de faire l'unanimité dans son propre pays, l'Allemagne. Habile à gratter les plaies de l'histoire allemande du dernier siècle, Grass est aussi un polémiste qui se compromet dans les débats de société, sans épargner ses compatriotes. Dans son précédent livre, *Mon siècle* (2000), il avait revisité en cent textes brefs chaque année de ce siècle allemand bien sanglant.

Dans son dernier roman, *En crabe*, Grass s'attache à faire revivre un fait historique oublié de l'Allemagne nazie, le naufrage en 1945 d'un paquebot rempli de réfugiés allemands fuyant devant l'avancée de l'Armée rouge, un drame qui fit davantage de morts



que le naufrage du *Titanic*. À partir de ce fait, l'auteur s'attache à faire revivre les principaux protagonistes gravitant autour de l'histoire du *Wilhelm Gustloff*, étroitement liée à la montée du nazisme et à l'établissement des principes nationaux-socialistes. Le narrateur est lui-même un survivant du naufrage, puisqu'il naît le jour même dans le bateau qui rescapa sa mère de la tragédie. Une histoire qui aura des répercussions jusque chez le fils du narrateur.

Allemagne nazie, juifs en exil, effervescences nationalistes d'hier et d'aujourd'hui, en passant par la fin de l'Allemagne de l'Est et l'utilisation de l'Internet : nous suivons avec passion les fils narratifs du roman bâti « en crabe », zézaguant entre le passé lointain et proche ainsi que le présent, dans le drame d'un père coincé entre sa nationaliste de mère et son néo-nazi de fils. *En crabe*, c'est un cours magistral pour comprendre les dérives nationalistes de jeunes de villes de l'ex-R. D. A. tel Rostock ; avec inquiétude, nous constatons avec Grass que cela ne semble jamais vouloir se terminer complètement.

VIVIANE PARADIS

HANS-JÜRGEN GREIF

Orfeo

L'instant même, Québec
2003, 260 pages

C'est à une véritable leçon de musique que nous invite Hans-Jürgen Greif dans son roman *Orfeo*, éponyme d'un opéra de Monteverdi dont le rôle-titre était jadis confié à un castrat. À travers une transposition contemporaine du mythe d'Orphée, *Orfeo* ressuscite la légende des castrats, ces chanteurs que l'on émasculait dès l'enfance afin de leur conserver une voix claire et perçante, d'un registre encore plus large que celui des sopranos, et qui furent les héros du *bel canto* italien aux XVII^e et XVIII^e siècles.

Suite à un accident survenu durant son enfance, Lennart devient Orfeo, sous la tutelle d'une vieille musicienne acariâtre, un chanteur d'opéra qui séduit hommes comme bêtes par la beauté inhumaine de sa voix. Lorsque Weber, un ancien élève de la vieille Signora, prend en charge à la demande de sa vieille professeur le jeune Lennart pour faire le point de contact avec le monde musical, il contribue à forger le mythe en étant totalement séduit par le jeune homme. Weber introduit le jeune chanteur devenu Orfeo à la

scène musicale, où ce dernier bouleverse les plus grands musiciens par la particularité et la pleine maîtrise de sa voix. C'est un chant de sirène qui, plutôt que de paralyser son auditeur, le rend hystérique ! À la demande d'Orfeo, Weber entraîne le chanteur pour un grand concours de chant, dont les résultats ne seront pas ceux attendus...

Ce dernier roman de Greif est assez percutant, d'une érudition jamais pédante et dont les premiers chapitres sont saisissants. Si l'une des péripéties finales fait sourire – à l'image de son homonyme, Orfeo se fait tailler en pièces lors d'un rave par des bacchantes modernes rendues hystériques par son chant –, il n'en demeure pas moins que Greif nous livre un roman d'une grande finesse dans lequel il recrée avec beaucoup d'habileté l'univers de la musique et de ses monstres sacrés.

VIVIANE PARADIS

SERGIO KOKIS

Le magicien

XYZ, Montréal
2002, 284 pages
Coll. « Romanichels »

Troisième volet de la trilogie amorcée avec *Saltimbanques* (2000), suivi de *Kaléidoscope brisé* (2001), le dixième roman de Sergio Kokis, *Le magicien*, raconte, dans un étonnant verbiage, la chute du sanguinaire dictateur paraguayen, Alfredo Stroessner, en février 1989. Je dis « étonnant verbiage » car, conscient sans doute de la forme largement dialoguée qu'il accorde à son « récit », l'auteur fait dire à Stroessner s'adressant à son âme damnée, Don Luis Dragón Fischer Espível : « Le verbiage est souvent un danger plus sérieux que les armes, Dragón. On peut se défendre contre les armes, mais le verbiage nous empoisonne l'esprit et nous empêche de penser avec justesse » (p. 96-97). C'est un peu, beaucoup, ce que l'on ressent lorsque, la lecture terminée, on dépose le livre. D'entrée de jeu, le premier des dix chapitres du roman relate, sur le ton persifleur de la dénonciation, le putsch militaire, orchestré en sous-main par les États-Unis et leurs sbires au nom d'intérêts plus puissants que la dictature ou la démocratie, ce que l'histoire toute récente de

la guerre contre l'Irak nous a appris, putsch précédé comme il se doit d'intrigues, de trahisons et de complots obscurs qui mènent à la reddition de Stroessner. Ce chapitre, raconté sur le mode omniscient, cède la place aux interminables souvenirs qui tourbillonnent dans la tête de Dragón et qui forment ainsi une longue analepse jusqu'à son « exécution » par sa propre servante, son ancienne compagne de cirque, au dernier chapitre. Le narrateur externe conclut en un peu plus d'une page le « règne » du dictateur, qui vit depuis en toute impunité à Brasilia. Or les souvenirs des différentes étapes du régime sont rapportés en d'innombrables dialogues entre Stroessner et Dragón, le premier enfonçant dans la tête du deuxième les principes d'une « excellente » dictature qui ont fait sa force et sa pérennité, soit trente-cinq ans de pouvoir absolu. Les « arrangements » pris pour l'exil du dictateur déchu en terre brésilienne, Dragón se réfugie à la maison, où, tout en réglant ses affaires les plus pressantes et détruisant les documents les plus compromettants pour sa vie, durant une angoissante « nuit de souvenirs » (p. 126), il se remémore avec force détails l'ascension du dictateur, les années terribles de la répression exercée contre les dissidents et les opposants du régime, son propre mariage, les rêves de grandeur du tyran et ses moments de faiblesse, finalement la perte graduelle de contrôle du pouvoir. À travers ces rappels qui forment autant de mises en scène, se dessinent en contrepoint les portraits fortement typés du dictateur et de son « secrétaire » : Stroessner, cynique, fourbe, sans âme, ignorant et vulgaire, brute et bourreau, à la sexualité débridée ; Dragón, l'ancien magicien et prestidigitateur, confident veule, vil flatteur, flagorneur, obséquieux, également fourbe, toujours aux aguets pour sauver sa peau. La violence constante du ton et la crudité martelée du vocabulaire perdent, cependant, peu à peu, de leur impact, à cause justement de leur répétition abusive, plutôt lassante. Le « bienfaiteur de la nation » exprime sans cesse sa haine des écrivains et des intellectuels, qu'il assimile spontanément aux « maricons », entendons les homosexuels, son mépris des communistes, des Juifs, des « gringos » et des « nègres » –



ce qui fait beaucoup ! —, ses désirs libidineux, que traduisent en une litanie presque ininterrompue les mots « sexe », « couilles », « sperme » et « sang ». Véritable cours d'histoire sur les dictatures sud-américaines et les magouilles occultes des U. S. A., manuel de politique contemporaine, où diverses pratiques divinatoires comme l'occultisme, l'astrologie et le tarot sont mises à contribution — les allusions sont ici nombreuses —, le roman ne laisse pas indifférent, mais ce sont précisément ses excès qui le rendent moins convaincant.

GILLES DORION

KARINA LYNZ*Délivrez-nous du mal*

Les éditions JCL, Chicoutimi

2002, 387 pages

L'univers des motards a inspiré bien des réalisateurs et des cinéastes que ce soit avec *Le dernier chapitre* ou *Hochelaga*. Karina Lynz, avec son roman *Délivrez-nous du mal*, a plongé dans ce monde glauque et sombre. Mais son traitement est différent des séries et des films qui nous ont inondés récemment. En effet, Lynz s'intéresse aux gens qui gravitent autour des membres d'un groupe de motards criminalisés et à la possibilité de sortir de cet univers.

Michèle Lafond est un des personnages principaux du roman. Secrétaire à la morgue, elle vit paisiblement jusqu'au jour où elle croise Kevin, un ancien camarade du collège. Dix ans plus tôt, elle a aimé ce garçon sans qu'il le sache. Mais le Kevin qu'elle a connu n'est plus celui qu'elle rencontre, couché sur un banc de parc. Il est devenu un membre en règle des *Prophets of Doom*, une des plus grosses organisations de motards criminels au pays. Comme il se sent traqué et qu'il n'a pas d'endroit où aller, Michèle accepte de l'héberger pour quelques nuits, qui se transforment en mois, cohabitation propre à rallumer la flamme de Michèle pour Kevin. Cependant la réciprocité est loin d'être assurée. Kevin semble l'apprécier mais il n'accepte aucun contact physique avec Michèle qui se replie alors sur Robin, le meilleur ami de Kevin venu habiter avec eux. Une relation étrange se développe alors entre les trois personnages. Mais le passé de Kevin, lourd d'événements pénibles et dégradants, explique sa froideur envers Michèle. Cette dernière tente donc de fouiller le passé de l'homme qu'elle aime pour comprendre ses agissements.

Parallèlement à l'intrigue amoureuse entre les personnages, on suit les actions du groupe de motards. Les *Prophets of Doom* n'acceptent pas n'importe qui dans leur organisation, ce que Michèle apprend à ses dépens. En partageant la vie de Kevin et de Robin, elle accepte, implicitement, d'être soumise aux autres membres... Elle souhaite que Kevin et Robin en sortent tout en sachant qu'il y a loin de la coupe aux lèvres.

Le roman de Lynz ne manque pas d'intérêt. L'intrigue est originale malgré un prévisible « happy end » à l'américaine. Ce sont davantage les personnages qui créent le suspense. Ils sont crédibles et touchants. Lynz leur a donné une profondeur et les a affublés de caractéristiques psychologiques réalistes. Céleste, l'amie voyante de Michèle, et Burny, le sous-chef des *Prophets of Doom*, sont les personnages secondaires les plus attachants. Ils sont vraisemblables et ne sombrent pas dans le cliché ou le stéréotype.

S'il est un reproche que l'on peut faire, c'est à l'éditeur qu'il faut l'adresser : la page couverture est mal choisie, est loin d'être attirante et n'a aucun rapport avec l'intrigue. La quatrième de couverture est heureusement plus explicite et le roman mérite d'être lu car il garantit un agréable moment de lecture.

NATHALIE BOUCHARD

J. M. G. LE CLÉZIO*Révolutions*

Gallimard, Paris

2003, 555 pages

Quarante ans après la parution de son premier roman, *Le procès-verbal* (Gallimard, 1963) qui lui vaut le Prix Renaudot, J. M. G. Le Clézio donne avec *Révolutions* un quarantième livre où il poursuit l'exploration de son passé en remontant cette fois jusqu'à ses lointains ancêtres bretons, dans une écriture qui tient plus que jamais de l'autobiographie.

Le roman s'ouvre sur les jeunes années de Jean Marro à Nice, dans les années cinquante et soixante. Pourquoi la ville n'est-elle pas nommée dans le roman (si ce n'est dans la présentation que l'auteur signe lui-même en quatrième de couverture) et pourquoi la narration à la troisième personne ? Le Clézio répond à ces questions dans une entrevue au *Nouvel Observateur* (janvier 2003) : « C'est vrai, j'ai des difficultés avec cette ville comme j'en ai avec mon enfance et mon adolescence », reconnaît-il avant de préciser : « J'ai inventé Jean Marro pour ne pas avoir à écrire je. Il me ressemble beaucoup mais ce n'est pas moi ».

Ce sont ainsi d'abord les récits de sa tante Catherine, aveugle, qu'il visite après l'école dans son appartement de La Kataviva, un immeuble vétuste peuplé de « cas particuliers », qui fournissent à Jean Marro autant d'occasions de rêver la vie de ses ancêtres. Jean Eude Marro et Marie-Anne Naour sont partis de Lorient en 1798 pour l'Isle de France (Maurice) où ils fonderont la Rosilis, cette maison que leurs descendants ne quitteront que pour rentrer en France au début du siècle. Jean la visitera avec sa femme Mariam en 1969 : « C'était un peu leur lune de miel » (p. 540).

Les souvenirs de la tante Catherine, qui a choisi Jean pour lui « donner sa mémoire » et qui lui apprend tout de ses origines mauriciennes, deviennent autant d'annonces du récit de l'ancêtre Jean Eude qui, lui, s'exprime

à la première personne, ayant « tout écrit dans un cahier, pour n'oublier aucun détail » (p. 179). Le lecteur est ainsi ramené, dès la seconde partie du roman, à *juillet 1792*, au moment d'une première rumeur de guerre « qui mènera à la chute de Verdun aux mains des Prussiens » (p. 80) et qui trouvera des échos dans chacun des principaux épisodes de ce roman à boucles où il est invité à construire avec le narrateur un monde de révolutions de toutes sortes. Il s'agit, d'une part, des révolutions de l'histoire, de 1789 jusqu'à l'indépendance de Maurice en passant par les divers moments de la décolonisation (Indochine, Algérie) dont il est informé par les journaux ou au cinéma ; mais il s'agit surtout de ses révolutions intérieures au rythme de ses déplacements personnels, que ce soit en Angleterre où il se réfugie pour éviter d'être recruté pour l'Algérie ou au Mexique qu'il considère comme le pays de la révolution continue, de la vraie révolution.

« Ce n'est pas le paradis qui est perdu, c'est le temps avec ses révolutions », écrit Le Clézio dans la présentation qu'il fait de ce roman de mémoire intérieure et d'itinérance généalogique que ses lecteurs pourront considérer comme le plus achevé. Lire *Révolutions* de Le Clézio, c'est prendre son temps à pleines mains d'écriture et l'investir avec lui dans une énonciation qui nous révèle à nous-mêmes comme elle le fait pour lui. Des rêves de la vie passée aux secrets de la vie présente, le parcours se fait poétique, constamment générateur de sens et de plaisir.

JEAN-CLAUDE GAGNON

VLADIMIR MAKANINE*Underground ou**un héros de notre temps*

Paris, Gallimard

2002, 576 pages

Le roman *Underground ou un héros de notre temps* (1998) de Vladimir Makanine traite principalement de cette génération des 40-50 ans qui traverse, à bout de souffle, la fin du XX^e siècle en Russie. Petrovitch, le personnage principal, un écrivain déchu devenu gardien de sécurité, reste fidèle à sa conception de l'art malgré tout ce qui se passe dans son pays. Il n'a jamais recherché les bonnes grâces du pouvoir, ni pendant le régime soviétique, ni après son effondrement. Il n'a jamais pu faire paraître la moindre virgule sous le régime soviétique et, triomphe d'ironie, n'a pas été capable d'en écrire une depuis la décomposition du système. Pour illustrer cette fâcheuse situation, l'auteur fera dire à Petrovitch : « Durant plus de vingt ans, j'avais écrit des textes, et j'ai dépassé une nouvelle fois le stade de leur écriture, comme on dépasse celui du babil enfantin... Je ne voulais pas qu'on me publie. Ça ne m'intéressait plus. Ça venait trop tard. Désormais, je ne désirais plus être un appendice de la littérature ». Aucun de ses livres n'est édité. Il persévère

en quelque sorte dans son état d'écrivain « underground », de renégat, d'homme de sous-sol, qui a épuisé toutes ses relations avec la société. C'est un personnage qui fuit tous les attraits et les tentations de l'époque, bien que, pour cela, il doit devenir quasi-clochard et meurtrier.

Sculpté à l'image de la figure dostoïevskienne d'un héros marginal, Petrovitch évolue dans un monde où s'agit un musée de personnages sans importance, gens sans le sou, criminels en tous genres et malades plus ou moins atteints. En le suivant dans le dédale de cet énorme bâtiment aux multiples ailes délabrées, on peut difficilement ne pas y voir une allégorie entre la folle utopie soviétique et la désolante décrépitude de la Russie actuelle. Cette folie est également celle de son frère Vénia, ex-peintre de talent doté d'une personnalité forte et indépendante que le pouvoir soviétique a psychologiquement démolit et qui croupit depuis, à moitié fou, dans un asile psychiatrique, « génie russe, brisé, humilié, abêti, couvert de merde ».

La problématique et la façon de l'exprimer dans ce roman font effectivement penser aux romans de Dostoïevski. On a l'impression que le sujet du célèbre écrivain est déplacé du Saint-Petersbourg du XIX^e siècle à l'espace moscovite contemporain. Cette véritable fenêtre ouverte sur l'histoire et l'imaginaire troublés de la Russie constitue une exploration inépuisable de cette mystérieuse âme russe.

Vladimir Makanine, né en 1937 en Oural, n'est sans doute pas connu à l'Ouest à la mesure de ce que peut être sa notoriété en Russie. Le roman *Underground ou un héros de notre temps* a été couronné du prix d'État de la Russie dans le domaine de la littérature et de l'art en 1999. Makanine avait déjà reçu le prestigieux Booker Prize pour la littérature russe, en 1993, pour le roman *Une table avec tapis et carafe au milieu* (Gallimard, 1994). Ses romans sont traduits en une dizaine de langues.

IOULIA KOKLIAGUINA

SÁNDOR MÁRAI

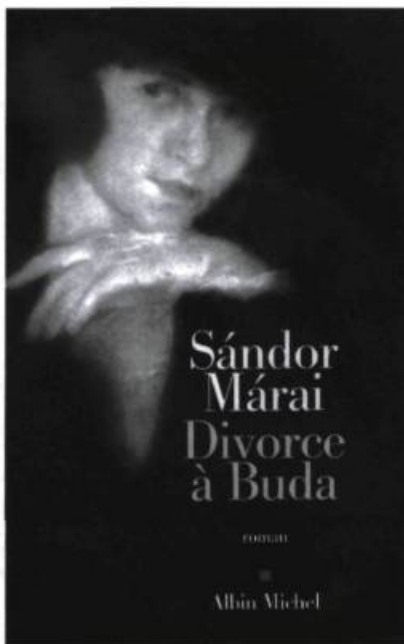
Divorce à Buda

Albin Michel, Paris

2002, 246 pages

Coll. « Les grandes traductions »

Divorce à Buda est le quatrième livre de Sándor Márai à être traduit chez Albin Michel depuis 1992. Comme pour les trois premiers, il s'agit d'un roman publié en hongrois durant les années trente, alors que l'auteur était au faite de sa popularité. Malgré ses positions anti-fascistes, courageuses dans une Hongrie qui flirtait avec le pouvoir nazi, Márai sera après la guerre étiqueté écrivain bourgeois par les théoriciens communistes et se verra contraint à l'exil jusqu'à sa mort, survenue en 1989.



C'est justement, pourtant, ce milieu intellectuel bourgeois qui est au cœur des livres de Sándor Márai. Kristóf Kömives, le protagoniste de *Divorce à Buda*, est un jeune juge de trente-sept ans, issu d'une famille où on est dans la magistrature de père en fils. Assigné à la cour des divorces, il s'attarde à préparer un dossier qui le ramène en arrière : Anna Fazekas, une femme qu'il a connue neuf ans plus tôt, et Imre Greiner, un ancien confrère de classe devenu médecin, font une demande de divorce. Délaissant le cas, il se rend à une soirée mondaine où le tout-Buda s'amuse malgré la guerre qui s'annonce. À son retour, il a la surprise de trouver Greiner qui l'attend impatiemment à son domicile. Ce dernier lui apprend alors que le divorce ne sera plus nécessaire, puisqu'il a tué sa femme le jour même. Et il entreprend de raconter son histoire, qui est aussi celle d'Anna, une histoire dans laquelle Kristóf joue un rôle qu'il n'aurait jamais imaginé.

Le roman de Márai est un roman de mœurs, proche de Balzac pour sa capacité à reproduire le monde bourgeois dans lequel évoluent le juge et le médecin. C'est par le rythme, lent, que l'auteur réussit à introduire le lecteur dans l'univers posé, bien mis, tout en retenue, qui exprime avec justesse à quel point la domination est d'abord un exercice que l'on applique à soi avant de la projeter sur les autres. Le sens du devoir, la nécessité des convenances seraient, si on en croit Kristóf, ce qui permet à l'individu de vivre en dehors du mode tragique : « à ses yeux, la vie était avant tout une tâche à accomplir, un devoir quelquefois pénible et complexe, certes, mais qu'il fallait, en tout état de cause, supporter avec abnégation » (p. 25).

GILLES PERRON

CLAIRE MARTIN

Il s'appelait Thomas

L'Instant même, Québec

2003, 203[1] pages

Claire Martin a fait la joie d'une foule de lecteurs et lectrices en renouant avec l'écriture, après un long silence de près de trente ans. Depuis 1999, cette autre grande dame de nos Lettres a publié un recueil de nouvelles, *Toute la vie*, et deux romans en 2000 et 2001, *L'amour impuni* et *La brigande*. Le troisième, *Il s'appelait Thomas*, vient de paraître chez le même éditeur, L'Instant même, qui lui accorde à nouveau un traitement de faveur avec une édition encore fort luxueuse, cartonnée aux cahiers cousus. L'imparfait du titre annonce déjà un mystère, voire une tragédie qui guette ce Thomas, jeune pasteur protestant à peine âgé de vingt-six ans, qui vient de prendre en charge une petite paroisse anonyme, au bord de la mer, peut-être en Gaspésie ou sur la Côte est américaine, au début des années 1990. Voilà certes une date qui peut étonner car le milieu décrit et l'atmosphère évoquée ressemblent plutôt au climat qui prévalait au Québec dans les années 1960, avec ses rivalités entre catholiques et protestants qui évoquent les luttes en Irlande du Nord, les qu'en-dira-t-on, les préjugés, les intolérances, etc., d'une société fermée sur elle-même. L'intrigue s'amorce le soir du 1^{er} juillet 1990 avec l'arrivée dans la petite localité du jeune pasteur timide et inexpérimenté qui exerce son métier, et non pas sa vocation, parce qu'il en a fait la promesse à sa mère sur son lit de mort. Mais Thomas n'est pas heureux et « s'ennuie comme un rat » dans cet univers un peu sectaire « de gens déprimants qu'il se contenterait de voir le dimanche », car, après tout, soutient-il, nul « n'est [...] tenu de faire pénitence tous les jours » (p. 29). Heureusement, il se lie d'amitié, dès son arrivée, avec Clarence, le médecin du village, qui semble avoir les mêmes idées, les mêmes goûts que lui pour la philosophie, la littérature et l'histoire. Le pasteur aurait préféré une carrière de professeur de philosophie et lit des auteurs comme Camus. Le médecin des corps et le médecin des âmes aiment se retrouver, et le premier apprend au second à s'accepter et à s'ouvrir à l'amour et à la vie.

De fait, deux histoires d'amour se superposent et éclosent dans la clandestinité dans ce roman, celle de Clarence et d'Anna, qui s'épousent à l'insu de toute la communauté pour éviter les commérages, et celle de Thomas et Nellie, une divorcée qu'il doit aimer dans le plus grand secret, parce que cette femme ne convient pas à un pasteur. Cette dernière histoire se termine toutefois tragiquement et je me garderai d'en révéler la teneur. Ainsi le scandale des amours interdites dans une communauté fermée n'aura pas lieu.

L'histoire est narrée, souvent en alternance, par deux narrateurs, l'un, omniscient, et l'autre, le médecin, qui se confie à un journal. Le

pasteur lui aussi écrit mais le lecteur n'a pas accès aux notes qu'il rédige, « tous les soirs [...] Ce n'est pas un journal, juste quelques lignes pour mémoire » (p. 17). Le lecteur pourra cependant lire quelques lettres que Thomas adresse à son parrain et à son ami Clarence, alors qu'il s'est réfugié chez son père et son parrain en compagnie de Nellie. Cette narration est vivante et permet au lecteur d'accéder aux pensées du pasteur et à celles de son ami. La fin est cependant décevante, surtout que tout avait été mis en place pour faire triompher l'amour et la vie. L'ensemble témoigne du grand talent de Claire Martin, qui sait évoquer un sentiment, traduire une émotion, dans une langue d'une grande beauté, quelque peu recherchée, au rythme invitant, envoûtant même.

AURÉLIEN BOIVIN



HARUKI MURAKAMI
Les amants du sputnik
 Belfond, Paris
 2003, 276 pages

Murakami, l'un des écrivains japonais les plus en vue depuis quelques années, a le doigté pour trouver des titres intrigants pour ses romans : *L'éléphant s'évapore*, *Chronique de l'oiseau à ressort*, *Au sud de la frontière, à l'ouest du soleil* et, son tout dernier, *Les amants du sputnik*. Trois personnages traversent ce

roman, trois êtres fragiles qui, sans former un trio infernal, sont à la recherche de l'amour. K. est instituteur et il est en amour avec Sumire, une écrivaine à la recherche de son inspiration romanesque qui, elle-même, développe un attachement amoureux envers Miu, une femme d'affaires plutôt étrange. Sumire deviendra secrétaire pour Miu et l'accompagnera lors d'une tournée de négociations chez des vigneron européens. C'est lors de ce voyage que Sumire disparaîtra mystérieusement alors qu'elles sont en vacances sur une île grecque. Miu appellera à son secours K., mais bien inutilement puisque, malgré leurs recherches, ils ne la retrouveront pas. Cependant, plusieurs mois plus tard, de retour au Japon, K. recevra un appel téléphonique de Sumire qui semble être de retour au pays. Est-ce vraiment le cas ? Dans cette histoire d'amours, les êtres ne s'atteignent jamais, mais entretiennent des sentiments profonds les uns envers les autres qui tiennent lieu de vérité amoureuse. Cette écriture aussi limpide que dense vous saisit dès les premières pages et vous entraîne dans cette quête perpétuelle d'affection et d'amours invouées qui est aussi celle de la recherche d'absolu.

ROGER CHAMBERLAND

JONATHAN SAFRAN FOER
Tout est illuminé
 Éditions de l'Olivier/Éditions du Seuil
 Paris, 2003, 332 pages

Premier roman pour Jonathan Safran Foer, *Tout est illuminé* est difficile à résumer tant le jeune romancier de 26 ans y bouscule allégrement les conventions romanesques, multiplie les intrigues et les histoires, tord le langage comme une chiffonnette molle et, finalement, séduit son lecteur par sa prose admirable. Pour essayer de se situer, disons que le roman se passe à peu près maintenant en

Ukraine et qu'un jeune juif américain répondant au nom de Jonathan Safran Foer est à la recherche d'un village, supposément détruit par les nazis pendant la Deuxième Guerre mondiale, où auraient séjourné ses ancêtres à une certaine époque. Cependant, tout bascule rapidement, et nous sommes amenés à revivre la chronique d'un *shtetl* (une commune d'habitation juive), appelé Trachimbrod, où tout survient dans un enchaînement d'événements et de rencontres fortuites parfois assez curieuses, mais qui assure néanmoins la transition d'une époque à l'autre puisque nous allons de la fin du XVIII^e siècle jusqu'à nos jours. Dans cette odyssée familiale, le narrateur croise toutes sortes de personnages, dont Alex, un jeune Russe qui déconstruit la langue de façon tout à fait comique et ludique et l'enrichit de néologismes de son cru d'ailleurs remarquablement bien traduits par Jacqueline Huet et Jean-Pierre Carasso. Si le langage est ainsi mis à mal, ce n'est pas gratuitement, mais plutôt parce qu'il sert les exigences d'une narration qui fait la part belle à la truculence des héros locaux et pittoresques.

On entre tranquillement dans ce livre et on se sent rapidement perdu, mais une fois que l'on accepte de jouer le jeu et de se laisser emporter, on passe au travers en quelques heures et, en le refermant, on a l'impression d'avoir fait un voyage sans itinéraire et sans guide, mais heureux tout de même d'avoir pu apprécier des paysages inconnus et de s'être laissé porter par un imaginaire débridé. Reste à voir comment Foer pourra relever le défi d'un deuxième roman aussi puissant.

ROGER CHAMBERLAND

PAULE NOYART
Un Amer remarquable
 Leméac éditeur, Montréal
 2002, 162 pages

Qui n'a jamais rêvé d'entretenir une relation secrète avec un illustre inconnu ? De se laisser envoûter par une voix mystérieuse ? C'est ce fantasme que Paule Noyart a choisi d'explorer dans son quatrième roman, *Un Amer remarquable*. Romancière, nouvelliste et traductrice, la lauréate du prix Alfred-DesRochers revient sur la scène littéraire avec un tout petit roman, mais ô combien enlevant !

Jeanne, une femme mariée et mère de deux enfants, mène une vie paisible jusqu'au jour où un homme la contacte par téléphone pour lui parler. Sans comprendre pourquoi, elle a instinctivement confiance en lui. Elle accepte même que cet homme, à la voix grave et chaude, l'appelle tous les jours et qu'il lui parle pendant une demi-heure. Ce mystérieux personnage est, en fait, à 500 kilomètres de



Jeanne. Cet étrange interlocuteur, Paul, vit sur un bateau, l'*Amer*, avec un matelot et un chimpanzé. Au début de la lecture, on constate que Paul a délibérément choisi Jeanne pour réaliser un projet qui n'est révélé qu'à la fin du roman. Pour le plus grand bonheur du lecteur, il n'est aucunement prévisible. Certains indices sont pourtant présents au fil de l'histoire. Mais la plume de Noyart réussit à capter notre attention et à rendre tous ces petits détails complètement secondaires.

En fait, *Un Amer* remarquable entraîne le lecteur dans l'aventure mystérieuse et enlevante de Jeanne. Par l'entremise des journaux intimes de Jeanne et Paul, l'histoire est révélée en douceur tout en donnant accès aux impressions des personnages. Le lecteur se retrouve donc au cœur de la quête de Jeanne qui tente de découvrir l'identité de son interlocuteur ainsi que le but qu'il semble poursuivre. L'écriture fluide et vivante de Noyart sert de belle manière cette histoire originale et touchante. Lorsque l'on tourne la dernière page, on ne peut que trouver cet *Amer* remarquable.

NATHALIE BOUCHARD

AKI SHIMAZAKI

Wasurenagusa

Leméac/Actes Sud, Montréal/Arles

2003, 123 pages

Coll. « Un endroit où aller »

Le quatrième roman de Shimazaki, *Wasurenagusa*, (en français, « Myosotis » ; les autres portent des titres japonais également) continue sur la lancée de l'auteur, installée à Montréal depuis une dizaine d'années. À nouveau, il s'agit d'un roman de la mémoire, loin de la thématique de l'écriture métisse ou migrante, qui retrace le drame de la famille Takahashi dont le dernier rejeton, Kenji, est stérile. Après avoir divorcé de sa première femme, Kenji tombe amoureux de Mariko, une femme « d'origine douteuse », mère d'un fils né hors mariage, qui sera l'héritier de la fortune des Takahashi, malgré le refus des parents d'accepter Mariko. Jusqu'ici, aucun mystère. C'est la deuxième partie du roman qui nous apprend, dans un changement brusque du temps, que l'histoire se répète : comme le père de Kenji a été stérile, lui aussi, il a adopté un enfant illégitime ; la nurse de Kenji, Sono, a été en réalité sa mère.

Une histoire toute simple, mais en apparence seulement. Elle se déroule sur fond des préparatifs à la guerre, des bombardements, de l'après-guerre et du passage du Japon d'une société fortement ancrée dans ses traditions à un monde qui s'adapte au nouvel ordre politique et social. Tous les personnages tentent de surnager dans la tourmente ; s'ils y réussissent, c'est parce qu'ils disposent de repères culturels, enracinés pour la plupart dans la société traditionnelle japonaise. Ce roman très bref, il faut le re-

lire pour découvrir les différentes couches qui le forment : le présent et le passé, la société et ses balises, le fil conducteur de la stérilité qui aide à mieux comprendre les changements opérés pendant le siècle dernier. Véritable tour de force dans un espace physique restreint, le roman séduit par l'économie des moyens, je dirais plutôt : la parcimonie avec laquelle Shimazaki utilise les thèmes qui structurent le texte. Elle procède par touches successives, sans jamais trop appuyer, nous familiarise avec les mentalités japonaises, l'environnement (les mots désignant différents objets sont laissés dans la langue d'origine, ajoutant de la saveur au texte), tisse patiemment l'interaction entre l'histoire des personnages et l'Histoire du pays. En cela, l'auteur rejoint la technique minimaliste d'un Kawabata, mais se distancie de la façon des textes d'un Mishima, par exemple, même si ces derniers sont soutenus par une thématique puissante.

Cette réduction de la narration à un minimum laisse une large place à l'imagination du lecteur puisqu'elle ne fait qu'effleurer le thème principal. Le procédé n'est pas une caractéristique réservée aux textes japonais : les romans de Ying Chen, d'origine chinoise, pour ne nommer qu'elle, procèdent de la même manière. Mais si Chen emploie une technique narrative similaire en apparence (le travail de la mémoire), elle se démarque de sa collègue d'origine japonaise par le fractionnement de cette même mémoire. Ce qui relie les deux auteures : une faille originelle dans l'existence des personnages, fatale (Chen) ou bénéfique (Shimazaki) ; un même ton calme ; un style épuré et élégant qui ne cesse d'envelopper le lecteur.

HANS-JÜRGEN GREIF

PIERRE-YVES THIRAN

Bal à l'abattoir

Boréal, Montréal, 2003, 306 pages

Il est de ces œuvres dont l'on ressort ébouriffé, éberlué, et *Bal à l'abattoir* est du nombre. Dans une entrevue accordée au *Devoir*, l'auteur disait être conscient que son roman s'adresse à un « lecteur athlète », et pour cause : *Bal à l'abattoir* nous défie, nous déconcerte, nous exténue, et l'on ne sait trop comment résumer ce maelström. De la diégèse, nous dirons d'abord qu'elle s'articule autour de deux axes. Dans un premier temps, les chapitres impairs sont l'affaire d'un dénommé Pierre-Yves Thiran — les amants de l'autofiction trouveront là un beau terrain de jeu —, correcteur pour le magazine *Sur Place*. Sommé par son patron, le tonitruant et ubuesque Gaburin Vocifère, de remplacer un journaliste, Thiran doit couvrir une soirée en hommage à Antoine Vibrant, un poète commandité par une compagnie de parfum pour laquelle il a posé nu. Sur ce terrain, l'auteur procède à une dissection impitoyable des milieux culturels et journalistiques, que ce soit à travers des fragments qui tiennent de l'es-

sai, des charges poétiques incisives ou des mises en scène qui ne cessent d'accuser les tics et les tares des salles de presse où l'on veut « de l'humain », du jet-set à deux sous et de l'art qui, sous ses grands airs, racole bassement.

Quant aux chapitres pairs, ils nous font connaître Paul Wer, épicurien curieux, intellectuel fêru de Joyce. Errant dans Édimbourg, ce journaliste est tout entier voué à l'élévation, qu'elle soit physique ou cérébrale. Wer jouit, et d'abord en compagnie de Joan et Magdalena, avec qui il explore les subtilités du « Christe Eleison » ou le rapport musique / espace. Les discussions volent haut, alors que le charnel prend le relais lorsqu'il se retrouve aux bras de trois jeunes filles, Anelka, Alexia et Catherine ; inévitablement, le mot « pédophile » abouira ici sur quelques lèvres. Seulement, au-delà de la déviance que sous-tend la relation, la sensualité de certains tableaux fait mouche, notamment dans ce passage intitulé « Botticelli commenté par trois nymphettes » où Wer est abasourdi, pour ne pas dire dévasté, par les œillades malicieuses et la fébrilité des gamines qui lèchent leurs crèmes glacées. À l'opposé, « ou les neufs premiers vers de Paradis » est un texte de Wer où domine l'exercice intellectuel, et nous assistons à un dialogue fluide et rondement mené entre un maître et son disciple qui décortiquent l'incipit du chef-d'œuvre de Dante.

Si l'auteur dit convoquer un « lecteur athlète », son esthétique y est pour quelque chose : se déploie ici un souffle ininterrompu et volontiers brutal avec lequel il nous faut apprendre à négocier. Ce que Thiran maîtrise par-dessus tout, c'est ce que nous pourrions appeler un art de la schizophrénie sémantique : tout veut parler. Si en cours de route est écorchée Nancy Huston qui ne débiterait que « faderies superfades », force est d'admettre que Thiran est conséquent : le chatolement de *Bal à l'abattoir* est stupéfiant. Néologismes, langue déconstruite, emprunts à l'anglais, au portugais, au toscan, intertexte nourri, entrelacs générique et quoi encore ? La pâte est lourde, dense, mais malgré les instants de trop-plein où la parole devient imbuvable, un je-ne-sais-quoi fascine dans cette écriture hystérique. Comme un dernier hoquet, « Undernote » vient clore cette odyssée en évoquant la naissance d'un enfant dans une langue étrange où se rencontrent Claude Gauvreau, bribes de créole et balbutiements enfantins. En réconciliant les sens et l'intellect, en explorant les potentialités du verbe, Thiran appelle les débordements. On dira qu'il force parfois la note, mais la verdeur de l'esthétique et du discours demeurent en exergue. Au lecteur de circuler comme il veut / peut à l'intérieur de ce roman qui, parce que rébarbatif et captivant, magnétique et exaspérant, nous poursuit après le point final.

PATRICK ROY



W. G. SEBALD

Austerlitz

Actes Sud, Arles, 2002, 350 pages

Coll. « Lettres allemandes »

W. G. Sebald *Austerlitz*

traduit de l'allemand par Patrick Charbonneau



Un livre grave
et poignant, à lire
avec lenteur.

C'est avec tristesse que j'ai lu le dernier opus de W. G. Sebald, *Austerlitz*, car il s'agit bel et bien du dernier roman de l'auteur, décédé subitement dans un accident de voiture à la fin 2001. Je n'aurai plus la possibilité de me délecter de cette écriture fine et observatrice, qui cerne avec lenteur le douloureux passé de ses personnages, toujours mystérieux, toujours mêlés à l'Histoire, celle de l'Allemagne nazie.

Dans *Austerlitz*, nous découvrons peu à peu la vie de Jacques Austerlitz, un homme parti à la recherche de ses origines. À partir de rencontres avec le narrateur, intrigué par l'insaisissable personnage, Austerlitz se dévoile peu à peu, lui dont les origines avaient été soigneusement camouflées par sa famille anglaise d'adoption. Historien d'art, passionné du patrimoine architectural, Austerlitz est un homme d'érudition, traversé par une inquiétude originelle qu'il tente de cerner tardivement. Car son histoire personnelle prit un tournant radical en 1939, lorsqu'il fut confié aux transports d'enfants juifs qui quittaient la Tchécoslovaquie vers les pays « libres » au début de la guerre.

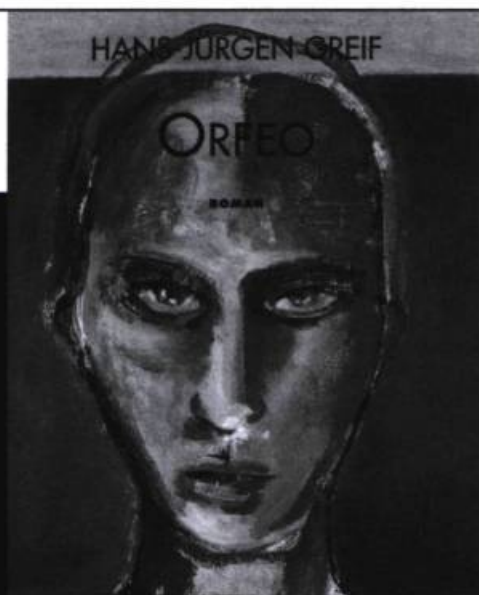
Racontant à petites touches, l'auteur nous entraîne dans le douloureux parcours mémoriel du personnage, ponctué de témoignages qui rassemblent ainsi peu à peu les composantes de l'histoire de Jacques Austerlitz, le déraciné. Mêlant une fois de plus le texte et les photos d'archives, Sebald rend un son vrai à cette dernière quête identitaire qu'il aura partagée avec son lecteur. Un livre grave et poignant, à lire avec lenteur.

VIVIANE PARADIS

« ... un hommage
à la grandeur, à la
beauté de la
musique. »

– Caroline Montpetit,
Le Devoir

Hans-Jürgen GREIF
Orfeo
Roman
260 pages
24,95 \$

*L'instant même*

L'instant même
NOUVELLES • ROMANS • ESSAIS

CHANTAL THOMAS

Les adieux à la Reine

Seuil, Paris, 2003, 251 pages

Coll. « Fiction & Cie »

Après *La chambre* de Françoise Chandernagor, qui avait retracé la fin de Louis XVII (« Le Louvetot »), voici un roman couvrant les 14, 15 et 16 juillet 1789 à Versailles. Au centre : Marie-Antoinette (« l'Autrichienne, la Louve, l'Architigresse, la Putain »). Il semble qu'en France on veuille revoir l'Histoire en réévaluant la perception de la famille royale dont la chute a été provoquée par un roi qui n'avait aucune envie de régner et dont la faiblesse, devant ce qui avait commencé par une simple émeute, l'a conduit à l'échafaud. Mais si le roi (« le Bien-Aimé ») avait eu encore droit à un carrosse, la reine avait été jetée sur une charrette et conduite par les rues de Paris sous les cris de haine de la populace. Il existe une médaille par David où l'on voit la reine au-dessus de la foule, les mains liées, superbe dans son mépris pour un peuple qui ne l'avait jamais comprise, le dos droit, la tête relevée, digne fille de l'impératrice Marie-Thérèse, héritière d'une des plus anciennes familles régnantes européennes.

Le procédé de Chantal Thomas, à qui nous devons déjà *La reine scélérate* – pensons aussi à la biographie *Marie-Antoinette*, *l'insoumise* de Simone Berthier – se révèle, sans être particulièrement ingénieux, d'une extraordinaire efficacité. Elle fait écrire son texte par l'ancienne lectrice-adjointe de la reine, à Vienne, Agathe-Sidonie Laborde, récit rédigé plus de vingt ans après la chute de la Cour. Comme toile de fond, la Révolution, bien sûr, qui fait son entrée par des rumeurs, des ragots, l'insolence des valets, l'absence des services auxquels sont habitués les habitants du château. C'est un monde en décomposition : l'immense bâtiment a toujours été infesté de rats ; en hiver, on ne peut guère le chauffer ; en été, les marais dé-

NOTRE LANGUE, UN ESPACE CULTUREL À HABITER

PAR ISABELLE L'ITALIEN-SAVARD

gagent des miasmes auxquels succombent les plus faibles ; les salles lourdement dorées, sonores, semblent vides, même meublées ; le manque de cabinets ; le surpeuplement, tout cela se combine pour faire comprendre pourquoi la reine, n'entendant que peu de chose à la politique (comme le roi d'ailleurs) a préféré se retirer au Petit Trianon et à son Hameau, se composant un monde chimérique. Elle ne se réveille que sous la menace venant du dehors. D'après sa lectrice-adjointe, la Reine saisit tout de suite le danger dans lequel le roi plonge sa famille, par son indécision d'agir fermement devant la révolte qui dégénérera en Révolution. Laborde raconte, dans une langue et un style magnifiques et redevables à l'Ancien Régime, où les horreurs sont rarement décrites mais plutôt effleurées, le monde derrière les grilles de Versailles. C'est le sauve-qui-peut général : les courtisans quittent en pleine nuit, d'autres arrivent pour se placer sous la protection d'un souverain qui a déjà perdu le pouvoir sans s'en rendre compte. Jusqu'au 14 juillet, Laborde n'avait vu et admiré qu'une jeune femme rêveuse, avec une passion pour ses enfants, les bijoux et les beaux tissus, les robes magnifiques. Quand le roi, insouciant malgré la prise de la Bastille, l'assassinat du gouverneur de Launay, le renvoi des troupes étrangères, la pression pour faire revenir Necker, dévore lors de son déjeuner, le 16 juillet, une étonnante quantité de nourriture (p. 188), son repas prend fin quand une créature sortie de la lie du peuple lui jette une assiette de fer sur laquelle reposent des épilures de pommes, des touffes de poil et un rat mort. Mais le roi décide de rester. Il ne sait pas — la reine l'a deviné tout de suite — que la survie de tous dépend d'une fuite rapide. Les bagages seront défaits puisqu'il n'y a pas de carosse convenable, puisque personne n'a été désigné pour les accompagner à Metz. Mais la reine convainc sa favorite, la belle Gabrielle de Polignac (qui mourra de chagrin peu d'années plus tard en exil), de partir, puisque son nom fait partie de la *Liste des 286 têtes à faire tomber*, la première d'une longue série d'autres listes, interminables, qui ne s'arrêteront qu'à la fin de la Terreur, en 1795.

Le grand mérite de ce premier roman de Chantal Thomas (Prix Femina 2002), est celui d'avoir fait revivre Versailles. L'auteure, dont l'érudition ne se fait jamais lourde, peint le tableau d'une société réglée comme un chef-d'œuvre d'horlogerie, certes, mais dont le ressort est une pièce empruntée, étrangère au mécanisme. Si les rouages se détachent, la faute en revient à l'horloger, pas à la pièce... Le second mérite consiste à détruire un mythe, tenace à l'extrême : Marie-Antoinette n'est ni une tête folle ni la reine méprisante le peuple, mais la fille d'une mère dont l'ombre l'accompagne partout, et surtout dans ses dernières heures. Le couple royal n'a jamais pu s'affranchir de ses parents. En cela, le roman de Thomas rejoint une biographie de la reine, celle de Stefan Zweig, où l'auteur autrichien, dont l'aversion pour la reine est à peine voilée dans la première partie de son texte, rend justice à l'aristocrate viennoise dans sa chute, sa descente aux enfers, son procès ignoble, son traitement honteux, son exécution indigne. En France, quelques femmes sont en train de réécrire l'Histoire de la Révolution.

HANS-JÜRGEN GREIF

Cette année, la thématique du Congrès de l'AQPF propose d'explorer les liens riches et multiples entre langue et culture. Vous serez sans aucun doute intéressés, à la lecture de cette thématique « élargie », par les nombreuses pistes de réflexion qu'elle suggère et les ateliers originaux qu'elle promet. Alléchés, vous viendrez nombreux participer au Congrès, qui se tiendra les 23, 24 et 25 octobre 2003 à Saint-Hyacinthe. Surveillez le programme, auquel le comité organisateur travaille présentement sans relâche et qui sera disponible à la fin de l'été.

De la langue et de la culture

Les nouveaux programmes d'études du Québec, toutes disciplines confondues, contiennent l'exigence de prendre en compte la dimension culturelle. Comment se pose cette problématique pour nous, professeurs et professeurs de français ? C'est cette question qui a inspiré le thème du congrès 2003 : langue et culture.

Mais qu'est-ce que la culture ? Est-ce une simple valeur ajoutée ou est-ce (un constituant de) l'être ? Si nous supposons, *a priori*, que la culture, c'est l'être, quel type de rapport y a-t-il entre langue et culture ? Pour éviter d'emprunter des voies stériles, nous plaçons la langue et la culture dans un rapport dialogique. En effet, le développement d'une langue, son apprentissage et son enseignement, de même que la découverte et la construction de sa culture identitaire, au cœur des cultures, sont constamment en interaction et s'enrichissent mutuellement. La classe de français, par sa nature même, est culturelle.

La langue et la culture, c'est généralement reconnu, ne sont pas statiques : ce sont des réalités dynamiques en constante construction et croissance. En ce sens, être cultivé, c'est « être en culture » : c'est être ancré dans sa culture ; c'est être en train de devenir, ici et maintenant, en relation avec ce que nous étions ; c'est être capable de se dire, de se définir ; c'est aller à la découverte d'autres cultures. Être en culture, c'est aussi être cultivé, c'est connaître des œuvres qui perdurent à travers les âges, qui sont les témoins de ce qui nous a faits, de ce que nous sommes et de ce que nous devenons comme êtres humains francophones québécois en relation avec d'autres cultures.

Par ailleurs, qu'est-ce que construire sa langue ? C'est en comprendre le fonctionnement ; c'est être capable de l'utiliser efficacement ; c'est prendre en compte sa dimension historique : la recevoir en héritage, comme trésor à garder, à perpétuer et à enrichir ; c'est se donner du pouvoir sur son propre discours par la production d'actes langagiers efficaces ; c'est se donner du pouvoir sur le discours des autres par une réception critique. C'est aussi connaître les représentants marquants de l'utilisation de notre langue, les maîtres de chez nous et d'ailleurs ; c'est saisir la langue d'aujourd'hui dans toutes ses forces et ses dimensions, être conscient des risques qu'elle court et des dangers qui la guettent (mondialisation de la culture, clivage, etc.).

Nous souhaitons que la thématique du congrès soit comprise dans le sens d'une *dynamique de continuité, de transmission, d'enrichissement et de création*. En ce sens, le professeur de français est une porte d'entrée privilégiée de la culture. À titre de « passeurs culturels », nous avons besoin d'être, nous-mêmes, en contact étroit avec ce qui constitue notre héritage culturel. D'où, lors de notre congrès, un axe possible de rencontres sur la découverte, la *re-connaissance* d'œuvres culturelles. À côté de ces rencontres, nous proposons des ateliers d'échange d'expériences et des ateliers de réflexion didactique.

Pour éclairer davantage l'orientation que nous souhaitons donner à la thématique, nous vous soumettons une série de sous-thèmes et de questions auxquels les ateliers et les conférences pourraient tenter de commencer à répondre. Ces questions sont regroupées, un peu arbitrairement, autour de trois grands axes : la langue, les œuvres culturelles, le dialogue des cultures. Les questions sont disponibles sur le site de la revue *Québec français* : www.revueqf.ulaval.ca